ISSN 1969-2137
Octobre-Novembre-Décembre 2019
10 €

Lignes de crêtes

n°45

Temps, rythmes, immédiateté

Début d'année sous tension : gare à l'explosion !

Dieu de patience

Propos sur le temps qui passe...

De l'importance de prendre du temps pour communiquer

Marseille 25 et 26 avril 2020

CdEP
Chrétiens dans l'Enseignement Public

Lignes de crêtes

est la revue de *Chrétiens dans l'Enseignement Public*, résultat de la fusion des Équipes Enseignantes et de la Paroisse Universitaire.

Elle s'adresse à ceux qui se sentent concernés par l'école et les questions d'éducation, qui ont le souci de nourrir leur foi pour faire vivre leurs engagements et éclairer leur regard sur le monde.

Abonnement à *Lignes de crêtes*

normal (non-cotisants)	36 €
réduit (cotisants, aumôniers)	25 €
abonnement pour autrui	à partir de 26 €
soutien	à partir de 40 €
étranger	40 €

Cotisation à *Chrétiens dans l'Enseignement Public*

Cotisation minimale annuelle de 30 €

Cependant, nous vous proposons de déterminer le montant de votre cotisation en fonction de vos possibilités. Vous trouverez ci-dessous un tableau donnant des indications de montant.

traitement mensuel	cotisation
1000-1500 €	80 €
1500-2000 €	120 €
+ de 2000 €	160 € ou plus

Merci de libeller votre chèque à l'ordre de *Chrétiens dans l'Enseignement Public* et de l'envoyer à :

Chrétiens dans l'Enseignement Public
67 rue du Faubourg-Saint-Denis
75010 Paris - tél : 01 43 35 28 50

Projets pour futurs numéros

- impuissances, violences, désobéissances : questions aux institutions
- spécial été : apprendre / enseigner / désir / plaisir
- migrants / international

Couvertures
Montage Suzanne Cahen

Sommaire

Éditorial : Trouver le temps (J. L. Gourdain) ..... p 3

Métier
Christine Renon, directrice épuisée (C. Guilbaud) .. p 5
Début d'année sous tension : gare à l'explosion ! (C. Réalini) ..... p 6
Les représentations du temps chez l'adolescent.e typique... (É. Tartar-Goddet) ..... p 8
Cronos une figure mythique du temps (B. Petit) ..... p 10
Le temps... (J. G.) ..... p 11

Relecture Biblique
Étapes de la vie (J.-P. Gay) ..... p 12

Église et Foi
Dieu de patience (M. Annequin) ..... p 14
Jonas ou patience et promesse de miséricorde de Dieu (B. Petit) ..... p 16
Vivre au rythme de la marche (J. L. Gourdain) ..... p 17
Temps et histoire (I. Chareire) ..... p 18
Être en lien, accompagner jusqu'au bout... (M. Lesquoy) ..... p 20

Société
Donner du temps au temps (D. Thibaudeau) ..... p 22
Le temps vu par un intérimaire (Alexandre) ..... p 23
Astreinte (Véronique) ..... p 24
Propos sur le temps qui passe... (J. Xhaard)) ..... p 24
Le temps du bénévolat (C. Guiraud) ..... p 26

Méditation
Les auteurs et le temps ..... p 28

Et ailleurs ?
De l'importance de prendre du temps pour communiquer (H Morissette) ..... p 30
Internet (H Pakkam) ..... p 30
Les contributions des écoles à l'intégration par une inclusion raisonnable (C. Le Coz) ..... p 31

Vie culturelle
Livres pour enfants (C. Guilbaud) ..... p 33
Livres ..... p 34

Vie de l'association
Devenons des tisserands d'humanité (M. Lesquoy) p 38
En retraite, conservons, nouons des liens (C. Carton) p 39
Le temps d'une vie ..... p 40
Marseille les 25 et 26 avril 2020 ..... p 41

Iconographie
Une grande foule au milieu des fleurs (S. Ceruti) ... p 42

Site de CdEP : www.cdep-asso.org

Directeur de publication : Chantal de la Ronde - Commission Paritaire des Publications et Agences de Presse n° 0220 G 81752
Imprimerie Chauveau-Indica, 2 rue 19 Mars 1962 - 28630 Le COUDRAY

Trouver le temps

Il suffit d'ouvrir un dictionnaire pour constater l'abondance des expressions relatives au temps : "avoir le temps" ; "le temps presse" ; "rattraper le temps perdu" ; "trouver le temps long" ; "passer, employer, occuper, consacrer son temps à quelque chose" ; "le temps de lire, d'aimer, de vivre"...

Rien d'étonnant à cela. La notion du temps imprègne nos vies. Kant ne décrivait-il pas le temps, si je me souviens bien de mon cours de philo, comme une des deux conditions a priori – avec l'espace – de la sensibilité et de l'entendement ? Et, de fait, sans la dimension temporelle, impossible d'apprendre, de transmettre, de mémoriser, de faire des projets, d'aimer, bref impossible de vivre d'une façon qui soit véritablement humaine.

Ce qui est plus remarquable, peut-être, c'est qu'un bon nombre de ces expressions révèlent un rapport conflictuel avec le temps. Quand celui-ci est sujet, il est flux inexorable qui nous engloutit : il "fuit", ou "passe" sans retour, nous "presse" et nous "entraîne": *"Ni temps passé / Ni les amours reviennent"*, écrit Apollinaire dans *Le Pont Mirabeau*. Il est *"L'Ennemi, véritable vampire"*, qu'évoque Baudelaire dans un sonnet des *Fleurs du Mal* : *"... Le Temps mange la vie / Et l'obscur Ennemi qui nous ronge le cœur / Du sang que nous perdons croît et se fortifie !"*. Les Grecs déjà étaient sensibles à cette monstruosité du temps. On se souvient que Kronos, dieu de la première génération divine, précédant les Olympiens, avait la fâcheuse habitude de dévorer ses enfants pour éviter que l'un d'eux ne le détrône[1]. Les Anciens y ont vu une allégorie du temps qui détruit ce qu'il a mis au jour et ils ont du coup modifié quelque peu son nom en Chronos, un mot qui signifie "temps" en grec.

En revanche, quand le temps est complément d'objet, il devient une chose qu'on peut s'approprier : "avoir" ou "prendre le temps". On peut ainsi, dans le meilleur des cas, "prendre du bon temps" ou "gagner du temps", ce qui n'est pas indifférent car "le temps c'est de l'argent" ou, par une inattention tragique – car c'est alors sa vie qu'on gaspille –, "perdre son temps" à ne rien faire au lieu de l'employer à des tâches utiles ou présumées telles. Le comble de l'inconscience consiste à "tuer le temps" car ce n'est pas alors le temps qu'on tue en l'occupant de manière futile, mais soi-même en dilapidant son existence.

Au cours d'une vie humaine, le sentiment d'accélération du temps va croissant : au fur et à mesure que le temps qui reste s'amenuise, l'impression qu'il passe de plus en plus vite augmente avec le sentiment d'une urgence grandissante : nous n'avons plus "tout le temps", il faut nous dépêcher si nous voulons laisser quelque trace sur cette terre. Ce qui est vrai de l'individu se vérifie également pour notre civilisation vieillissante. Paradoxalement, alors même que le progrès technologique devrait nous permettre de "prendre notre temps" afin de bénéficier de davantage de "temps libre", nous sommes de plus en plus pressés, nous avons de moins en moins de "temps disponible", sommés de répondre "en

Gnomon à Orly - Photo Suzanne Cahen

temps réel"[2] à toutes les sollicitations qui nous parviennent jour et nuit par l'intermédiaire de nos ordinateurs ou de nos téléphones portables. Nous voici donc devenus les esclaves de ce qui aurait dû nous libérer. Sans doute est-il "grand temps" de mettre en application ce conseil que donnait, au premier siècle de notre ère, Sénèque à son disciple Lucilius, empêtré dans les mille et une occupations d'une vie politique et mondaine intense : *"Revendique tes droits sur toi-même. Jusqu'ici on te prenait ton temps ; on te le dérobait ; il t'échappait. Recueille ce capital et ménage-le. [...] Empare-toi de toutes tes heures. Ainsi tu dépendras moins de demain, pour avoir opéré une mainmise sur le jour présent. Tandis que l'on diffère de vivre, la vie court. Tout est, Lucilius, hors de nous ; il n'y a que le temps qui soit nôtre. Ce bien fugace, glissant est l'unique possession que nous ait départie la nature".* (*Lettres à Lucilius*, I, 1, traduction Henri Noblot, CUF, 1945)

Malgré la sagesse de ce conseil, qui nous rappelle que le temps c'est la vie et que nous devons en prendre soin, l'attitude préconisée à l'égard du temps reste bien agressive : il faut s'emparer du temps qui nous est imparti comme d'un bien précieux que les autres sont prêts à nous voler si nous n'y prêtons pas attention.

Ne pourrait-on rêver d'un rapport différent, plus apaisé, au temps ? Plutôt que de chercher à garder jalousement comme un trésor ce que nous perdrons de toute façon quand la mort viendra, ne vaudrait-il pas mieux passer notre vie à "donner de notre temps", généreusement mais avec tout le discernement indispensable, au service des autres ? La sagesse chrétienne nous y invite. *"Qui aime sa vie la perd ; qui hait sa vie en ce monde la conservera en vie éternelle"* dit Jésus dans l'Évangile (Jn 12, 25), de même pouvons-nous espérer que celui qui donne son temps sans compter pour autrui le retrouvera en éternité !

Jean-Louis Gourdain
Rouen

1/ Vaine précaution puisque Kronos fut détrôné par Zeus, que sa mère avait sauvé de la voracité paternelle en remplaçant le nourrisson par une pierre.
2/ Une expression bien énigmatique au demeurant : que serait un temps qui ne serait pas réel ?

Horloge universelle Alexanderplatz, Berlin

Christine Renon, directrice épuisée

La disparition de la directrice de l'école maternelle Méhul à Pantin a été un choc brutal pour tous les enseignants, parents d'élèves, enfants, employés municipaux chargés de l'école et élus.

Il y a toujours une part de mystère dans un suicide, mais la dernière lettre de Christine Renon met en lumière la somme de travail et les exigences auxquelles sont soumis les directeurs d'école.

Je la cite.

"Aujourd'hui, samedi, je me suis réveillée épouvantablement fatiguée, épuisée après seulement trois semaines de rentrée. Le travail des directeurs est épuisant car il y a toujours des petits soucis à régler, ce qui occupe tout notre temps de travail et bien au delà du temps rémunéré ; à la fin de la journée on ne sait plus trop ce que l'on a fait".

"Quand des personnels non nommés se présentent dans l'école sans que l'inspection soit au courant,... la course aux enseignants faite par l'inspecteur et moi-même, pour mon école, le samedi après-midi pour le lundi... tout cela concourt au stress des directeurs. Les directeurs sont seuls. Seuls pour apprécier les situations, seuls pour traiter la situation car les parents ne veulent pas des réponses différées, tout se passe dans l'immédiateté et la violence".

"Prendre les enfants sur le temps méridien... cela peut-il les faire progresser ? Au pire, ils ont faim, au mieux, ils digèrent. En quoi les rythmes de l'enfant à Pantin sont-ils raisonnables ? Presque les mêmes qu'avant avec le mercredi matin en plus".

"Devoir faire les plans de sécurité, le tableau des réunions, les élections de parents d'élèves... Aller expliquer aux nouveaux le Carnet de suivi des Apprentissages Premiers... alors que l'État nous a laissé faire tout seul ce "truc" et selon les circonscriptions, les départements, personne n'a le même. Certains ont un livret qu'ils tamponnent ce qui a le mérite d'être pratique et moins chronophage. D'autres collent des vignettes, écrivent, prennent des photos... ceci prend un temps monstrueux. Dire encore au Conseil d'école que les enseignants sont les seuls à qui l'employeur -Éducation Nationale ou collectivité locale- ne fournit pas leur outil de travail".

"Je dois dire aussi que je n'ai pas confiance au soutien et à la protection que devrait nous apporter notre institution ; d'ailleurs, il n'y a aucun maillon de prévu. L'idée est de ne pas faire de vagues et de sacrifier les naufragés dans la tempête !... pourvu que la presse ne s'en mêle pas".

"Je laisse à la cellule de l'Éducation nationale le soin de gérer au mieux le mal-être qui va suivre suite au choix du lieu de ma fin de vie*... Je remercie les parents d'élèves élus qui ont toujours été là; les parents en général, mes collègues, les enfants...".

Christine Renon

Pantin
Novembre 2019
Chantal Guilbaud a choisi les mots de Christine

* Christine a mis fin à ses jours dans le hall de son école.

Sur le même douloureux sujet, on peut relire dans le *Lignes de Crêtes* précédent, n°44, le témoignage de Patricia qui nous avait alertés dès le mois d'avril et avait cité l'enquête lancée par la CASDEN mentionnée dans l'éditorial.

Début d'année sous tension : gare à l'explosion !

En lycée, en ce début d'année 2019-2020, j'ai l'impression que c'est la folie ! Je n'ai jamais connu cela : tant de fatigue, de charge de travail, et surtout tant de questions sans réponse, de stress... Cela n'a rien à voir avec mon passage de collège en lycée, en 2001, période où j'ai énormément travaillé, mais où je savais quoi faire et où j'allais. Non, cette année, je suis stupéfaite et effarée devant tant de précipitation et d'impréparation, tant d'improvisation et de retard pour nous donner les "bonnes" informations et "cadrer" les réformes, les programmes (et de 2nde et de 1ère), les nouvelles épreuves du Bac (le Bac français, écrit et oral, a lieu en fin de 1ère, en juin 2020, c'est dans 6-7 mois maintenant...). Pensez que les documents d'accompagnement des nouveaux programmes (de français) sont sortis... le 20 août ! De qui se moque-t-on ? L'enseignant est vraiment censé préparer 2 programmes en 10 jours, entre le 21 et le 31 août ? Ou refaire "vite fait" tout ce qu'il a mal interprété, qui n'est pas tout à fait "dans les clous" ?

Je suis stupéfaite et effarée devant tant de précipitation et d'impréparation

Et tout est comme cela, tout est fait "à l'arrache", au dernier moment ; c'est ahurissant, on croirait que rien n'a été pensé et préparé à l'avance. En tout cas, au niveau des grands principes, oui ; en ce qui concerne les applications concrètes, non. Proviseurs et équipes de profs essaient de résoudre les problèmes qui se posent au fur et à mesure qu'on les découvre, c'est l'angoisse et la fatigue du côté des profs, de nombreux articles de journaux s'en font l'écho et je peux témoigner combien c'est vrai ! L'affreux drame de Christine Renon (et d'autres) l'illustre aussi. À tous les niveaux, ça menace de craquer, je trouve... La période de novembre/décembre, qui est celle de fin de trimestre et des conseils de classe ne va rien arranger...

Même une vieille *briscarde* comme moi (16 ans de collège, 18 ans de lycée !) se sent parfois démunie, s'interroge, fait, défait, refait, prend du retard... Quand nous posons des questions à nos inspecteurs de Lettres (IA-IPR) pour qu'ils nous éclairent sur certains points, nous aident à interpréter les textes, nous nous apercevons ensuite, en partageant sur des forums d'échanges entre profs sur Internet, que... les réponses peuvent varier selon les académies, quand elles ne sont pas contradictoires !! Encore une fois, c'est effarant ... et consternant. Source d'inquiétude personnelle, et de désaccords entre collègues : qui a "raison" ? Qui fait "bien", qui met ses élèves dans le "droit chemin" ? Et qui les fourvoie ?

Qui a "raison" ? Qui fait "bien", qui met ses élèves dans le "droit chemin" ? Et qui les fourvoie ?

Il y a pourtant de bonnes choses dans cette réforme ; par exemple, remettre la grammaire, la syntaxe et l'étude de la langue à l'honneur, en lycée, et même poser une question de grammaire à l'oral du Bac, est intéressant selon moi. Mais là encore, c'est fait dans une telle précipitation que ça en devient contre-productif ! Les analyses et surtout le vocabulaire des grammairiens étant parfois différents, pour nommer un syntagme ou analyser une fonction, nous ne savons toujours pas quelle terminologie grammaticale exacte employer ; nous l'avons dit en fin d'année 2018-2019, lors de "la" petite réunion (avec non pas un inspecteur, mais un "enseignant chargé de mission", qui nous a surtout expliqué que... tout allait bien se passer !). On nous a répondu qu'un glossaire / lexique officiel précisant les termes à employer pour les natures et les fonctions des syntagmes, allait paraître... bientôt ! J'écris ceci le 9 novembre : on l'attendait pour la rentrée, on l'aura peut-être en janvier (ce sera le milieu de l'année scolaire !), ou alors au printemps... Ahlalaa... ! Prière de rester zen.

Un gros problème va se poser au moment des conseils de classe : en 1ère, il y a les "disciplines communes" (en gros 50% des heures de cours des élèves), puis les 3 spécialités sur 10 ou 12 à choisir (et où les élèves d'une même "classe", mettons la 1ère B, peuvent ne pas être dans le même groupe de spécialité, avec le même enseignant : Manon sera en spé math avec M. A et Léo en spé math avec Mme B...), sans compter les langues vivantes, et

les options (latin, chinois, classe européenne, chez nous !) : il va y avoir de 20 à 30 professeurs pour "couvrir" toute la classe : allons-nous tous tenir dans la salle ? Et chacun pourra-t-il s'exprimer, intervenir comme il le souhaite ? Cela fera combien de conseils auxquels il faudrait assister, pour les profs de spécialités ou d'options qui ont des élèves venant de presque toutes les 1ères ? (sans compter leurs autres classes...). Il peut aussi arriver que le professeur principal ne connaisse que la moitié des élèves de "sa" classe, les autres, il ne les voit jamais en cours ! (soit ils ne suivent pas sa matière ; soit oui, mais avec un autre enseignant). Il va avoir du mal à rassembler tous les détails sur chacun...

Il peut aussi arriver que le professeur principal ne connaisse que la moitié des élèves de "sa" classe, les autres, il ne les voit jamais en cours !

Autre énorme problème qui s'avance, tel le Titanic vers les icebergs, mais c'est pour janvier (y'a pas de raison de ne pas s'amuser après les fêtes !) : l'organisation des E3C, ou "épreuves communes de contrôle continu", qui sont des épreuves officielles de Bac, pour plusieurs disciplines. Nous nous apercevons que nous allons fonctionner, en 1ère (et Terminale, l'an prochain) sur deux calendriers : année divisée en 3 pour les 3 trimestres traditionnels, les conseils et les bulletins, le tout précédé de la vague habituelle de "contrôles" ou "DS" (Devoir Surveillé) dont les élèves se plaignent, beaucoup de devoirs "tombant" donc en novembre, puis en février-mars et enfin en mai-juin. Mais à ce calendrier en 3 temps se superpose celui en 2 semestres, puisque les E3C se dérouleront à la fin du 1er semestre = en janvier/février ; puis du 2nde semestre = avril/mai. Donc nos élèves de 1ère vont être toute l'année sous tension et en période de "contrôle", soit pour les DS "maison" pour le bulletin trimestriel, soit pour les 2 examens officiels = les épreuves de Bac de fin de semestre... *"Quelle année ils vont passer !"* me suis-je dit... avant de penser, effarée *"et nous avec !?!"* car devinez qui va corriger toutes ces copies... sans décharge horaire de cours, naturellement ! (eh oui, quand nous corrigeons le Bac, en juin-juillet, nous n'avons plus de cours). Sans compter que ce calendrier dément perturbe grandement les sorties et voyages scolaires... où les caser ?

Et pour ces E3C, au nom de l'égalité, pas question de concocter des "sujets maison" (ce avec quoi je suis parfaitement d'accord, car ce serait démolir le principe d'égalité devant l'examen national). Les enseignants des disciplines concernées sont donc priés de piocher "leur" sujet (le même pour toutes les classes du lycée, évidemment) dans une "banque nationale de sujets"... qui devait ouvrir... Devinez quoi : à laquelle on n'a toujours pas accès, aujourd'hui ! Ce devrait être le cas début décembre (enfin !). Je trouve que, pour un examen qui va avoir lieu (le lycée choisit sa date) entre mi-janvier et fin février, cela laisse très / trop peu de semaines aux profs pour examiner les sujets proposés et "rectifier le tir" dans leurs cours si besoin est, pour bien y préparer les élèves. Cerise sur le gâteau : il y aura un barème et une grille d'évaluation "proposés", mais aucun corrigé fourni. Aux (équipes de) profs de faire le boulot, bien sûr !

Enfin je veux conclure sur ce qui nous attend chaque année, nous, les profs de lettres : en 1ère, pour le Bac, nous devons traiter (et faire étudier en détail aux élèves) 4 œuvres au programme : eh bien la moitié du programme va changer chaque année, donc, zou ! Tout le travail fourni sur ces 2 œuvres (et auteurs, et les textes du "parcours associé") sera bon à mettre aux oubliettes, il faudra s'atteler à 2 nouvelles œuvres pendant l'été ! C'est fou !!! Le projet initial évoquait un renouvellement d'un quart du programme chaque année, là ce sera la moitié...

Heureusement il y a "les vacances"... dont les gens nous rebattent les oreilles ! Dont nous devons utiliser une partie pour rattraper le retard en corrections de copies et nous avancer dans la préparation des cours. Et puis ces salaires mirifiques ! [Rappel : en France le salaire "réel" des enseignants est en moyenne nettement inférieur à celui de leurs collègues européens ; il a même "diminué" de 6% en moyenne entre 2000 et 2018 à cause du "gel" quasi-constant du point d'indice – source = rapport OCDE septembre 2019]. Alors, franchement : 58 suicides de personnels (37 hommes et 21 femmes) en 2018-2019 ; 11 depuis la rentrée de septembre 2019 ; des dépressions à la pelle, des démissions de jeunes profs : on se demande bien pourquoi. Là-dessus, les vidéos lénifiantes, les tweets satisfaits et les interventions rassurantes de M. Blanquer... me font bouillir !

Allez, calme-toi : le boulot t'attend. Un Témesta dans le capuccino, un peu de Prozac râpé dessus, des sucettes au Lexomil : et ça repart !

Catherine Réalini
Île-de-France

Les représentations du temps chez l'adolescent.e typique...

L'adolescence, considérée comme un temps de passage de l'enfance vers l'âge adulte, est une période variable d'un individu à l'autre dans sa durée et son intensité. Certains auteurs parlent d'adolescence précoce et en discernent certains traits caractéristiques dès 7 - 8 ans ; d'autres utilisent le terme "adulescent" au sujet de jeunes de 25 ans et plus. Certain.e.s adolescent.e.s traversent cette période d'une manière relativement paisible et légère quand d'autres la vivent comme un ouragan ou un typhon.

Un temps de transformations

Si nous nous représentons l'adolescence comme un temps de transformations multiples (biologiques, physiologiques, physiques, psychiques, sociologiques...), il nous paraît évident que ces changements ne peuvent se faire dans un temps court. Pour croître, évoluer, s'adapter aux changements, internes et externes, l'adolescent.e a besoin d'un temps long et aurait besoin que l'adolescence ne commence pas trop tôt. Il/elle a besoin d'être capable de prendre du recul par rapport à son nouveau vécu, de mettre des mots sur ce qu'il ressent et désire, de gérer les tensions intérieures au mieux des exigences sociales. Or ces capacités ne sont guère opérationnelles avant 14 – 15 ans et doivent s'inscrire, pour être efficaces, dans une représentation réaliste de la temporalité, articulant le présent de l'action au passé et au futur.

Le temps de la pulsion

Une des caractéristiques psychiques de l'adolescence est de vivre dans l'immédiateté ou dans le temps de la pulsion[1]. Ce temps est celui de l'instant, plus court que le temps du présent car il n'est mentalisé que dans l'après-coup de l'action. Ainsi l'adolescent typique agit sans avoir conscience de ce qu'il fait dans l'instant où il/elle agit et perçoit les conséquences de son acte une fois celui-ci réalisé, c'est-à-dire parfois trop tard ! Certain.e.s adolescent.e.s vivant exclusivement dans le temps court de la pulsion ou de l'instant sont incapables de conjuguer les verbes : le seul temps qu'ils/elles connaissent est celui du présent de l'indicatif. Ainsi leur vie peut être composée de temps instantanés qui se succèdent les uns à la suite des autres sans liens apparents les uns avec les autres. Pas de place alors pour le choix raisonné, pour la pensée déductive puisqu'ils/elles agissent exclusivement selon l'envie de l'instant ; pas de place non plus pour la responsabilité puisqu'ils/elles ne pensent pas aux conséquences de leurs actes avant d'agir ; mais place alors pour la répétition des mêmes erreurs ou fautes puisqu'ils/elles ne s'appuient jamais sur l'expérience antérieure et la mémoire de leurs actes ; mais refus quasi systématique de les reconnaître et d'assumer la culpabilité (ils/elles pratiquent alors le déni *"je n'ai rien fait, ce n'est pas moi..."*, ou la banalisation *"ce n'est pas grave, tout le monde le fait"...)*

Cette représentation du temps est un véritable handicap lorsqu'il s'agit de vivre dans l'espace social. Elle devient un véritable casse-tête pour les enseignants et les autres professionnels scolaires qui n'arrivent pas à faire entendre raison à ces adolescent.e.s qui ne se comportent pas en élèves.

Heureusement de nombreux adolescent.e.s arrivent encore à louvoyer et à adapter les différentes perceptions du temps aux multiples lieux qu'ils/elles fréquentent, réservant ce vécu temporel instantané si particulier aux moments qu'ils/elles partagent en groupe avec leurs copains et copines.

Ce fonctionnement psychique adolescent est régi par le principe de plaisir qui ne connaît que le temps pulsionnel : celui de la satisfaction immédiate de la pulsion ou envie "je veux tout, tout de suite" ; celui de l'indifférenciation des pulsions "je fais ce dont j'ai envie, quand j'en ai envie, comme j'en ai envie et peu importe que ce soit légal ou pas"; celui de la négation de l'autre "il n'y a que moi qui compte"...

Dans une culture de l'immédiateté

Ce fonctionnement psychique qu'il faudrait abandonner progressivement durant l'adolescence au profit du principe de réalité qui dit les usages, les règles et les lois, en un mot qui dit les exigences et les obligations, est considéré comme un modèle à suivre par la société médiatique et économique ; société qui, faisant la promotion d'une culture de l'immédiateté, disqualifie ce qui provient du passé, c'est-à-dire de la tradition et des générations antérieures. Cette culture du plaisir, de l'émotion de l'instant et de l'égocentrisme n'est pas seulement revendiquée par les adolescents typiques mais par toutes les générations et tous les milieux sociaux.

Alors, comment l'adolescent.e. vulnérable et dont le Moi est fragilisé, peut-il/elle résister aux injonctions autoritaires et impératives provenant de ses pulsions lorsqu'il/elle n'a pas sous les yeux d'adultes auxquels s'identifier ? Comment accepter le passage vers l'âge adulte quand la manière de vivre des personnes dites adultes imite celle des adolescent.e.s ? Comment quitter l'adolescence quand les modèles identificatoires sont flous et que l'adolescence est un "état[2]" et non plus un temps de passage ?

Édith Tartar Goddet
Psychosociologue
Présidente de l'ap2e
Association protestante pour l'éducation et l'enseignement

1/ La pulsion (de faim par exemple) est une force qui prend sa source dans l'organisme en produisant un état de mal être (sensation de faim) intérieur ; pour s'apaiser et être satisfaite, la pulsion cherche un moyen (la nourriture) afin de retrouver rapidement l'état de bien être antérieur à l'apparition de la pulsion. L'humain est habité par des pulsions de vie et des pulsions de destructions. La pulsion ne connaît pas le temps, pas l'autre, pas le bien et le mal...
2/ Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité l'adolescence est une classe sociale au même titre que les artisans ou les professions libérales.

Cronos une figure mythique du temps

Cronos, est un des Titans, fils d'Ouranos (le Ciel) et de Gaïa (la Terre), il est l'époux de sa sœur Rhéa et le père d'Hestia… Héra, Hadès, Poséidon et Zeus.

Sa mère, Gaïa, est en conflit avec Ouranos qui la couvre d'une étreinte perpétuelle empêchant ainsi leur progéniture de sortir du ventre de leur mère. Venant au secours de Gaïa, Cronos se jette alors avec une serpe sur son père pour le castrer et jeter son sexe dans l'océan : ce sera la naissance d'Aphrodite. Il s'unit avec sa sœur, Rhéa. Mais, averti par un oracle, Cronos a peur qu'on lui vole son poste de roi des immortels : il enferme ses frères et sœurs dans le Tartare et il dévore ses propres enfants.

Zeus est le dernier des enfants de Cronos et de Rhéa. Pour le sauver, sa mère donne, à la place de l'enfant, une pierre à dévorer à Cronos, qui ne s'aperçoit pas de la supercherie. Le jeune Zeus est élevé en Crète, nourri du lait de la chèvre Amalthée. Devenu grand, Zeus fait absorber à Cronos une potion qui l'oblige à vomir les enfants qu'il a dévorés. Aidé de ses frères et sœurs, il mène alors la guerre contre Cronos et les Titans, jusqu'à la victoire.

Les Romains ont assimilé Saturne, une vieille divinité italique, à Cronos. Selon eux, détrôné par Jupiter (= Zeus, pour les Grecs) et chassé du ciel, il s'était réfugié dans le Latium où il avait fait régner l'âge d'or. Saturne est aussi la divinité des semailles et de la culture de la vigne.

Les Anciens ont parfois considéré Cronos, alors écrit Chronos (le Temps, en grec), comme la personnification du Temps qui dévore ce qu'il a créé. On voit ainsi que, si les dieux de l'Olympe sont parés de comportements fort peu "moraux", cela n'empêche pas de chercher et de trouver du sens à ces histoires.

L'enseignant aura sans doute du mal à relier le mythe de Cronos/Chronos avec l'actualité et les débats sur les modes de gestation… En revanche les interrogations, qu'on peut en tirer, sur le temps et le pouvoir restent parlantes pour les jeunes d'aujourd'hui.

Benoît Petit
Toulouse

Il préside aux choses du temps
Il porte un joli nom Saturne
Mais c'est un Dieu fort inquiétant.

extrait de la chanson Saturne de Georges Brassens

Le temps...

Le temps, oui mais de quel temps me parlez-vous, celui d'une rencontre de l'autre, cet autre qui vient d'ailleurs, qui fait peur et qui agite les bien-pensants ou le temps d'une leçon, d'un objectif, d'une langue, d'un savoir, d'une culture, d'une pensée, d'un passé..., d'une vie arrachée, d'un regard, d'un sourire... peu importe mon temps, le temps d'un contrat d'une semaine ou d'un an ?

Ne serait-ce qu'une seconde, la rencontre de l'autre ne se limite pas à deux pages déterminées par le manque de moyens qui perdure depuis la nuit des temps et qu'on nous rabâche pour nous limiter dans notre temps...Ce temps oui, mais de quel temps me parlez-vous, sachez que mon temps m'appartient, je le prends et je le donne à qui je veux, je l'allonge, je le rallonge et je le détermine comme je veux et quand je veux et tous les pouvoirs du monde ne sauraient le réduire...à un temps.

Pour tout vous dire, le temps, je ne le vois pas passer avec mes élèves. La pause n'a pas de sens pour eux, et à force elle n'existe plus dans mon emploi du temps. Je dois parfois leur dire : *"Il est temps de s'arrêter un peu, puis-je prendre un peu de temps pour moi s'il vous plaît..."*

Le matin quand ils arrivent, le sourire aux lèvres, et me disent *"Bonjour Madame",* le temps s'arrête. Ils me racontent leur week-end, leur temps passé loin du lycée, dans un hôtel, un squat ou un deux-pièces, le luxe pour certains..., parfois ils me racontent comment ils sont arrivés en France, à pied ou en bateau, les pays qu'ils ont traversés... Et je me pose la question de la place de la géographie dans mon programme, puis celle de l'histoire et laquelle leur raconter ? Combien de temps faut-il pour qu'ils oublient ? Ai-je assez de temps pour effacer cette souffrance derrière ce sourire qui en dit long !

Ma fonction d'enseignante me rattrape et je vérifie et évalue le savoir, celui d'un passé composé et complexe, de la valeur de l'être et de l'avoir dans une phrase, dans un temps qui n'a de sens que pour celui qui le maîtrise depuis qu'il est enfant.

Je romps le temps pour m'arrêter sur une erreur, une question, sans me soucier de l'objectif ou du cours que j'ai préparé longtemps. L'imprévu compte dans mon temps, celui que je prends et que je donne quand je veux et comme je veux.

Avant la langue il y a l'interlangue qui prend forme. Parfois elle a l'allure d'une langue maternelle qui persiste et prend le dessus. Pour moi, ce n'est pas grave ! Avec le temps, tout s'apprend et le français nécessite un certain temps. La langue de maman sera bientôt lointaine comme la terre qui a accueilli ces élèves un temps.

Alors, pour que cela n'arrive jamais, je demande tout le temps : comment dites-vous ce mot dans votre langue et comment les choses se passaient dans votre monde ? Ainsi je fais un tour du monde gratuitement et en un temps record! Après tout, avec ce que je gagne, je ne pourrais jamais aller si loin, là où la guerre et la misère suspendent le temps !

Voilà ! La matinée est finie ! Ceux dont le monde semble se soucier peu me disent au revoir après une séance, une émotion, un savoir, peut-être un espoir et quand ils reviennent je suis contente de les revoir ! Et c'est ainsi tout le temps...

Alors franchement de quel temps me parlez-vous, celui d'une rencontre, d'un regard, d'un lien, d'un fil qui ne dure pas qu'un temps...

Je vous invite à lire le poème de Tahar Ben Jelloun *Éloge de l'autre,* celui de l'espoir qui ne cessera d'exister malgré les mauvais temps !

> ***Celui qui marche d'un pas lent dans la rue de l'exil***
>
> ***C'est toi, c'est moi.***
>
> ***Regarde-le bien, ce n'est qu'un homme***
>
> ***Qu'importe le temps, la ressemblance,***
>
> Extrait de Éloge de l'autre
> Tahar Ben Jelloun

J.G., enseignante dans une plateforme de premier accueil en lycée public.

Un temps pour

"Il y a un moment pour tout et un temps pour chaque chose sous le ciel..." (Qohélet 3/1).

Ces paroles du sage de la Bible nous viennent spontanément à l'esprit, si nous voulons méditer sur la litanie des étapes de la vie et des actes habituels de l'existence humaine, si nous voulons nous pencher sur la fuite du temps, redécouvrir l'importance du présent que Dieu nous donne.

Cette méditation me renvoie aussi à un texte de 1941 de Madeleine Delbrêl : *Notre pain quotidien*[1]. En voici quelques passages :

"La taille du paradis en nous c'est l'accomplissement minutieux et magnanime de notre devoir d'état. Le devoir d'état qui est le contraire de ce qu'on pourrait appeler l'esprit de mouvement, de recherche… Faire son devoir d'état, c'est accepter de rester là où on est pour que le règne de Dieu vienne jusqu'à nous et s'étende sur cette terre que nous sommes".

Madeleine développe ensuite trois aspects de notre devoir d'État : **notre corps, notre travail, notre peine quotidienne :**

"Notre état, c'est d'avoir un corps. Le matin dès que nous nous réveillons, notre corps est notre première rencontre. Cette première rencontre n'est pas toujours agréable… Pourtant notre corps n'est pas un hasard. Dieu l'a voulu, Dieu l'a dosé… Il faudrait nous habituer à avoir notre corps comme en gérance, c'est la vie que Dieu nous confie, nous devons la perdre quant à la propriété, mais la retrouver parce qu'elle est à Lui… La découverte de la volonté de Dieu dans notre corps fait que nous devons en considérer la moindre parcelle avec respect. Il y a une certaine révérence à avoir vis-à-vis de ce que Dieu a créé…".

Le travail, c'est de l'amour. C'est le plus simple, le plus constant, le plus réel des actes de la charité fraternelle. Le Christ n'a pas dédaigné de lui donner la plus grande part de sa vie. On perd ce sens de l'amour quand on fait du travail une servitude au lieu d'en faire un service.

Notre pain quotidien nous est donné par la **peine quotidienne** de certains de nos frères. Il y a toujours, dans notre grâce quotidienne, une petite part qui vient d'une peine quotidienne, de quelqu'un, de quelque

chaque chose

part... Quand nous faisons la volonté de Dieu, quand nous nous levons, quand nous préparons le repas, quand nous sortons, quand nous faisons une course, quand nous prenons notre train, nous nous enfonçons pour ainsi dire dans l'union au Seigneur en acceptant et en voulant sa volonté.

Quand nous peinons la peine quotidienne, quand nous nous levons avec de la fatigue plein nos jambes, quand nous usons dix fois ce qu'il faudrait de pas, de temps et de nerfs pour préparer le plus simple des repas, quand il faut le faire avec les yeux dans la fumée d'un mauvais charbon qui ne chauffe pas et les pieds sur du pavé glacé. (Nous sommes en 1941, en pleine occupation) Vous me direz que tout cela, c'est de toutes petites peines. Mais on reconnait un artiste aussi bien dans sa façon de jouer un morceau d'enfant que dans le plus difficile des concertos. Ainsi on reconnaitrait vite un saint dans ces toutes petites peines...

"Nos petites peines sont le merveilleux moyen que nous avons d'activer, de féconder la grande peine du monde... Nous, si friands de nouvelles, si rapides à les interpréter en optimisme ou en pessimisme, songeons-nous que le fait de bâcler un petit morceau de notre peine quotidienne, de renâcler devant ce lever du matin, devant cet aliment insipide, devant cet engourdissement du froid, est de plus grande importance pour l'histoire réelle du monde que tel désastre, ou telle victoire commentée par la voix des ondes...".

En écoutant ainsi Madeleine nous inviter à tenir bon dans notre devoir d'état, j'entends le sage Qohéleth redire :

"Je vois l'occupation que Dieu a donnée aux fils d'Adam pour qu'ils s'y occupent. Il fait toutes choses belles en son temps, à leur cœur il donne même le sens de la durée... je sais que tout ce que fait Dieu, cela durera toujours ; il n'y a rien à y ajouter, ni rien à en retrancher, et Dieu fait en sorte que nous ayons de la crainte devant sa face..."

Jean-Pierre Gay
Val-de-Marne

1/ pages 31-42, 7ème tome des œuvres complètes, Nouvelle Cité.

Dieu de patience

Patience : À la vue de ce mot, j'ai aussitôt pensé à la parabole de l'ivraie et du bon grain dans saint Matthieu (13, 24-30), et à la parabole du figuier stérile dans saint Luc (13, 6-9). Aux yeux de Dieu, l'avenir n'est pas le reflet des apparences. Il nous projette plus loin et au delà. L'image de Dieu qui transparaît dans cette parabole est que Dieu est celui qui nous apprend à lire la réalité du monde pour ce qu'il est en profondeur. Je propose de porter d'abord un regard rapide sur ces deux paraboles.

Le bon grain et l'ivraie

Dans cette parabole, les ouvriers sont pour le 'tout tout de suite'. Ils vivent sous le règne de l'impatience. Ils sont polarisés par la croissance du mal qui semble avoir le dessus et risque de compromettre l'avenir de ce qui est en train de pousser. Le semeur, fort de son expérience, fait confiance au blé qu'il a semé et à sa capacité à avoir le dessus. Les serviteurs, devant la croissance de l'ivraie paniquent, ils ont peur.

Le figuier stérile

Cette parabole décrit le chemin inverse. Voyant que le figuier n'a pas porté de fruits, le maître est tenté de le couper. Ici ce sont les serviteurs qui demandent à leur maître de prendre patience et de continuer à soigner le figuier. Qui sait ? Ppeut-être va-t-il se réveiller. Peut-être donnera-t-il des fruits plus tard ?

Dans les deux cas, l'invitation est l'appel à un nouveau regard sur l'avenir, un regard qui mise sur l'espérance. Ces paraboles sont pleines d'enseignements sur notre réalité humaine.

De manière contradictoire, elles nous invitent à porter un regard nouveau :

- sur Dieu,
- sur la réalité du monde,
- sur notre mission de chrétien,
- sur nous-mêmes.

Nouveau regard sur Dieu

Le Dieu en qui nous avons mis notre foi est un Dieu persévérant, tenace, qui ne baisse pas les bras aux premiers obstacles. Il pousse cette ténacité jusqu'à l'absurde, jusqu'à ce qui peut paraître déraisonnable. C'est cette ténacité qui donne à comprendre que Jésus fut allé jusqu'à la Croix. Acte déraisonnable s'il en fût !

Selon la Parole de Dieu, qui dit patience dit prendre des risques parfois insensés qui ont leur source dans un amour infini. Nous pouvons deviner cette patience-ténacité dans des actes humains étonnants. Je pense, en ce moment, au 800e anniversaire de la rencontre de Damiette : en 1219, François d'Assise a cette audace inouïe d'aller à la rencontre, en pleine guerre des Croisades, du Sultan, un ennemi "juré" des chrétiens, Al-Malik Al Kamil, les mains nues, dans le seul objectif de la paix. Rencontre folle !, qui donne la réalité de cette patience. Oui, l'audace persévérante et patiente de Dieu n'existe pas que dans la Bible. Elle est présente dans notre histoire, à tel point que 800 ans après, nous avons fait mémoire de cet événement dans le monde entier et en particulier à la cathédrale de Créteil le 27 octobre. Étonnante cette patience-là, puisque nous n'avons pratiquement rien su du contenu de cette rencontre ! Mais elle a laissé des traces dans l'histoire humaine. La fécondité de la patience de Dieu se joue dans le long terme.

Nouveau regard sur le monde

Notre vie internationale, en particulier, marche vers l'impasse à cause des vues à court terme. Dans un regard chrétien, l'actualité nous invite à penser le long terme. Bien souvent, l'actualité, elle, nous montre des aveuglements qui conduisent les sociétés à des impasses, voire à des catastrophes et même à des destructions massives, tout cela parce que c'est le court-terme qui fait la loi, et que nos responsables politiques les mieux intentionnés se laissent dominer par l'ivraie comme les serviteurs. Quand nous regardons par exemple les événements du Yémen, de Syrie, d'Afghanistan, d'Irak..., c'est ce qui se passe. La vision du court terme se laisse aveugler et fait courir l'humanité à sa perte. Vouloir répondre immédiatement à la violence par la violence accroît la violence et rend aveugle sur ce qui est en train de pousser en profondeur, dans le silence.

Bien des initiatives sociales, politiques, échouent parce qu'on a visé le court terme, parce qu'on a voulu éradiquer l'ivraie à marche forcée. Ce faisant on a empêché la croissance. L'ivraie dans notre société, c'est le règne de l'argent, c'est le culte du pouvoir qui enferme dans le court terme.

Mais dans ce monde-là, des hommes et des femmes travaillent souvent dans l'ombre. Je pense à cette belle émission de TV diffusée tard le soir et qui montrait des Kurdes à Kobané en train de reconstruire patiemment des logements, des écoles, des liens sociaux, de la démocratie (eh ! oui !). Il faut le faire dans une ville pratiquement détruite... Il nous faut avoir le parti-pris de la patience qui construit du nouveau loin des "tintamarres"médiatiques.

Je pense aussi à celles et ceux qui se préoccupent de notre planète avec beaucoup de continuité et de persévérance. Il est vrai que les hommes et les femmes de la patience travaillent aux "marges". La nouveauté surgit souvent aux marges et non au centre. Elle est là, l'espérance qui surgit de la patience.

Nouveau regard sur notre mission de chrétiens.

La parabole de l'ivraie et du bon grain nous appelle aussi à un regard, à un discernement sur notre manière de vivre notre mission de chrétiens.

Souvent, face à l'évolution de notre Église, de nos communautés, nous sommes pessimistes et nous disons : "*De toute façon ça ne marche pas*". On voit surtout des choses mourir. Alors c'est vrai, nous sommes fragiles et vulnérables, avec la tentation de ne voir que l'ivraie, les obstacles. On craint d'essayer du nouveau par crainte de l'échec. On finit par ne plus croire à la semence, alors que c'est la patience qui tombe en décrépitude.

Mais ça ne mène à rien. Il faut nous dire comme saint Paul : "*C'est alors que je suis faible que je suis fort*". Nos misères, nos faiblesses cachent la plupart du temps d'énormes potentialités. Ne les laissons pas perdre. Le témoignage de Jean Vanier est exemplaire. De la fragilité il a fait une force et a développé dans la fragilité même une culture de la joie. La patience selon Dieu est joyeuse ou elle n'est pas.

Nouveau regard sur nous-mêmes

C'est en nous-mêmes que poussent en même temps le bon grain et l'ivraie. Vivre le chemin du Seigneur, le Patient, c'est croire dans notre capacité d'être nous-mêmes une bonne semence. Faire appel à nos ressources intérieures, à notre vie spirituelle pour rester sans cesse ouverts à ce qui fait grandir. Cela va de pair avec notre capacité d'être habité par la joie. Ce qui provoque la joie peut être un "presque rien", un petit démarrage d'une équipe, d'un groupe de partage. Il s'agit de toujours se placer devant la finalité promise par le Seigneur, par la joie tournée vers plus grand que nous.

Marcel Annequin
OMI Orly

Jonas ou patience et promesse de miséricorde de Dieu

Giotto, chapelle des Scrovegni, Padoue

Ce conte pose sans doute une question universelle pour que le Coran fasse de Jonas un des personnages les plus souvent mentionnés.

Le nom de Jonas, signifie la Colombe, qui est aussi, à Ninive, l'oiseau de la déesse Ishtar (déesse babylonienne). Le récit se situe donc dans la période après l'exil à Babylone, lorsque les Juifs souhaitent convertir tous les païens. Le prophète, le messager, est présenté comme un homme pieux mais à l'esprit très peu ouvert, impatient. Il veut apporter la foi au Dieu unique mais il ne se sent pas responsable du salut des Ninivites qu'il déteste.

Résumé du récit[1]

Une parole de Yahvé fut adressée à Jonas : pars à Ninive, la Grande Ville (on la traversait en trois jours), pour l'avertir que si les habitants ne changent pas de conduite, ils seront châtiés pour leurs méfaits et leur méchanceté. Mais Jonas part dans l'autre sens, il prend un bateau pour s'enfuir à Tarsis. La violente tempête menace le bateau, Jonas se cache dans la cale ; les marins le trouvent ; il leur dit que c'est lui qui a attiré la tempête, signe du courroux de Yahvé.

Dès que Jonas est jeté à la mer elle se calme. Un grand poisson avale Jonas qui reste trois jours et trois nuits dans son ventre puis, repenti, il consent à aller prêcher à la ville. *"Encore quarante jours et Ninive sera détruite"* ; les habitants *"comme un seul homme"*, proclament un jeûne dès le premier jour et Dieu se repent tout de suite. Jonas en est très mécontent, il se met en colère et va au désert. Yahvé fait pousser un ricin pour lui faire de l'ombre, mais le lendemain, il fait venir un ver qui pique le ricin qui se dessèche, le soleil tape si fort que Jonas souhaite la mort. Dieu lui dit : *"Tu te mets bien en peine pour ce ricin qui ne t'a coûté aucun travail, qui a poussé en une nuit mais qui était sec la nuit suivante. Et moi, je ne devrais pas me mettre en peine pour Ninive, où vivent plus de 120 000 personnes qui ne distinguent pas le bien et le mal, mais se convertissent ?"*

On distingue trois moments de la patience de Yahvé, pressé et patient. Il provoque la tempête pour faire revenir Jonas à sa mission. La tempête apaisée opère une conversion des marins qui maintenant craignent Yahvé. Jonas reste trois jours dans le ventre du poisson, ce qui le fait réfléchir. Autre signe de la miséricorde de Yahvé : devant la rapidité de la conversion de Ninive Dieu stoppe net le châtiment promis, mais il donne une leçon au prophète, lui signifiant qu'il est le Dieu de tous les peuples.

Dans le Coran[2], la Sourate 10 - *Jonas* est fort éloquente elle présente la patience de Dieu mais aussi son exigence. Le "*Prophète – messager*" est aussi présent dans une dizaine d'autres sourates ; se pose clairement la question du mystère de la croyance. C'est Allah qui décide entre "*ceux qui ont la foi et les incroyants - les injustes*". *"Nous avons révélé à l'un d'entre eux : 'Avertis les gens, et annonce la bonne nouvelle aux croyants qu'ils ont auprès de leur Seigneur une présence méritée [pour leur loyauté antérieure]. Il n'y a d'intercesseur qu'avec Sa permission. Tel est Allah votre Seigneur.'"... "Allah appelle à la demeure de la paix et guide qui Il veut vers un droit chemin (40) - Certains d'entre eux y croient, et d'autres n'y croient pas."*

Miniature persane

Le Jonas "musulman" présente quelques différences avec celui de la Bible : Jonas commence par aller prêcher la conversion à Ninive avant, plein de peur, de s'enfuir. Dans le Coran, Allah en colère provoque la tempête. Les marins refusent trois fois de jeter le prophète à la mer, puis sa clémence détourne d'eux la tempête et opère une conversion des marins qui maintenant craignent Allah ; ensuite Jonas est délivré du poisson (ici une baleine) après sa méditation dans sa "retraite marine". La prédication de Jonas est efficace dès le premier jour, avec une certaine emphase : (tous, comme un seul). Le prophète symbolise la nécessaire croyance en Dieu qui vaut pour toutes les périodes et tous les peuples. *"Si seulement il y avait, à part le peuple de Jonas, une cité qui ait cru et à qui sa croyance eut ensuite profité !"* (Coran 10-98). Un hadith attribue même à Mahomet la parole suivante : "*Ne me préférez pas aux autres Prophètes et à Jonas Ibn Mata*".

Benoît Petit
Toulouse

→

Vivre au rythme de la marche

Multiples sont les raisons pour lesquelles on part sur le chemin de Saint-Jacques : recherche de spiritualité, volonté de faire le point à un moment important de sa vie (départ à la retraite ; rupture ; chômage, maladie grave etc.), goût d'une aventure au demeurant peu risquée. Toujours est-il qu'un des principaux bénéfices de cette expérience – que nous avons vécue, mon épouse et moi – est de retrouver la joie de vivre au rythme de la marche. Car c'est là un rythme que nous autres, automobilistes, cyclistes chevauchant des vélos de plus en plus souvent électriques, usagers des transports en commun et victimes de la promiscuité qui y sévit, nous avons oublié ; un rythme qui rompt heureusement avec le culte moderne de la vitesse : il faut tout savoir tout de suite des événements du monde, répondre sans délai aux messages numériques dont nous sommes accablés, gagner du temps sans cesse.

Marcher, c'est quitter le monde virtuel dans lequel nous sommes de plus en plus souvent plongés pour retrouver la réalité tangible du chemin, l'expérimenter dans son corps tout entier, dans ses pieds, ses jambes, ses genoux, son dos. Cela ne va pas forcément sans douleur, surtout quand le dénivelé s'accroît ou que le soleil tape, et on n'évite pas toujours, outre la fatigue, les ampoules, les douleurs articulaires, voire les tendinites. Et pourtant malgré tout cela, il y a une vraie volupté à marcher car ce qu'on retrouve, c'est le seul rythme qui nous soit totalement naturel puisque notre corps, c'est une évidence de le préciser, est fait pour la marche. La différence avec une randonnée de quelques heures, c'est que, sur "le chemin", on marche plusieurs jours de suite, une semaine ou deux en général quand on a décidé de le parcourir par tronçons comme cela a été notre cas. On a alors le temps de s'installer dans la marche, de vivre à son rythme, de compter l'espace parcouru par les heures de marche effectuées.

Photo Suzanne Cahen

On retrouve ainsi le temps de contempler la nature, au fil des régions traversées. Pour me limiter à la partie française, puisqu'en Espagne nous n'avons parcouru que les 200 derniers kilomètres, je me souviens encore avec émotion du plateau d'Aubrac avec ses vaches couleur miel et leurs yeux cerclés de noir, de la descente inoubliable sur Conques, par un petit chemin qui domine l'Abbatiale Sainte-Foy, de la traversée du pays basque avec ses maisons typiques, blanches et rouges à colombages, de la montée par le col de Roncevaux qui nous fait entrer en Espagne, et de bien d'autres paysages encore.

Même quand on marche à plusieurs (ce qui était notre cas), il vient un moment où l'on n'éprouve plus guère le besoin de parler, on retrouve la saveur du silence, un silence qu'on peut habiter, quand on est croyant, par cette prière qui nous vient de la tradition des Pères du désert et qu'on nomme "prière de Jésus"ou "prière du cœur". Pour ma part il m'est arrivé de marcher ainsi, en murmurant intérieurement : "*Seigneur Jésus, Fils unique du Père*" (sur l'inspiration), "*prends pitié de moi pécheur*"(sur l'expiration). Ainsi le corps et l'âme sont en harmonie, ainsi on communie avec ce Dieu qui est à la fois en nous et au delà de nous, "*interior intimo meo et superior summo meo*[1]" pour reprendre la célèbre formule de saint Augustin.

Certes le retour au monde habituel, à la fin de la marche, quand on reprend le train ou la voiture, peut être rude, mais avoir pu se réapproprier ainsi son temps pendant quelques jours ou quelques semaines reste une expérience inoubliable, une vraie cure de jouvence spirituelle que je ne saurais trop conseiller.

Jean-Louis Gourdain
Rouen

1/ dans la Bible, livre de Jonas, *dans le Coran* sourate 37, *139-148*
2/ Pour plus de détails, voir Dictionnaire du Coran*, Ali Amir Moezzi, 2007*

1/ Confessions III, 6, 11 *: "plus intime que ce qu'il y a de plus intime en moi et plus élevé que ce qu'il y a de plus élevé en moi".*

Temps et histoire

La thèse d'Oscar Cullmann

La tradition biblique tout entière témoigne d'une révélation de Dieu dans l'histoire. Mais alors que le judaïsme attend la venue du Messie comme devant advenir à la fin des temps, le christianisme considère que le Messie est déjà advenu en la personne de Jésus de Nazareth[1]. Cette venue n'a cependant pas aboli l'histoire et elle s'articule avec l'attente de la parousie (seconde venue du Christ) qui marquera la fin des temps. Ce paradoxe chrétien a fait l'objet de nombreuses interprétations.

En 1946, le luthérien Oscar Cullmann fit paraître *Christ et le temps. Temps et Histoire dans le christianisme primitif*[2]. Cet ouvrage s'inscrivait dans un contexte de débats entre théologiens mais il touche à des questions récurrentes en christianisme : que signifie pour le chrétien le fait que Jésus, ressuscité et confessé comme Christ à Pâques, ne marque pas la venue définitive du Règne de Dieu ? Ici se joue la thématique du déjà-là et du pas encore du Règne. Un autre débat permanent est celui de la posture chrétienne dans le monde : le "comme si" paulinien (1 Co 7, 29-31) qui relativise toute situation historique doit-il conduire à se retirer du monde (perspective gnostique) ou pas ? C'est en analysant les écrits néotestamentaires qu'O. Cullmann dégage l'originalité de la conception chrétienne du temps.

Économie de la révélation

O. Cullmann montre que la conception du temps telle qu'elle apparaît dans le Nouveau Testament est linéaire. Elle part de la création jusqu'à la fin des temps marquée par le retour du Christ. Elle s'inscrit dans l'héritage de la pensée juive et se différencie de la pensée grecque marquée par une perspective cyclique et une approche abstraite du temps. En effet, le temps biblique est lié à l'histoire du salut et c'est pourquoi l'approche hébraïque ne distingue pas entre temps et éternité : contrairement à Platon qui oppose temps et éternité[3], l'éternité ici ne diffère du temps que par son caractère illimité.

L'enjeu de cette distinction est de souligner que l'histoire est bien le lieu où Dieu se manifeste et réalise le salut, dans l'événement de l'alliance avec son peuple. Le christianisme ancien s'oppose au dualisme des courants gnostiques qui considèrent l'éternité comme étant d'une autre nature que le temps ; ce faisant, ils ne prennent pas suffisamment en compte l'implication du dieu biblique dans l'histoire et spécifiquement l'incarnation de Dieu.

Contrairement à cette perspective dualiste qui oppose le temps et l'éternité intemporelle, lieu de la vérité par rapport à laquelle se jaugerait la valeur d'une époque, "au contraire, chaque époque a par elle-même sa pleine valeur temporelle. Cette valeur n'apparaît qu'en fonction du centre, qui est lui-même un point du temps" (p. 48). Il y a en effet un centre pour l'histoire chrétienne et c'est pourquoi, en dépit de sa perspective linéaire, la temporalité chrétienne n'est pas exactement superposable à la temporalité juive puisqu'elle place la clef du sens de l'histoire non à la fin des temps (temps messianique), mais en son centre même : l'événement Christ. Cullmann souligne d'ailleurs l'originalité de notre calendrier qui part, non pas d'une date hypothétique de la création du monde mais d'un point central, sinon déterminé de manière exacte, du moins accessible à la recherche historique : la naissance de Jésus de Nazareth. Les années sont ainsi calculées en ordre croissant (après) ou décroissant (avant) à partir de cet événement.

Pour les Synoptiques, *"il existe une opposition temporelle entre le présent et l'avenir, en ce sens que, dans sa personne [le Christ], le futur est déjà accompli, mais qu'il reste néanmoins attendu"* (p. 51). En articulant le temps présent et le temps à venir, les premiers chrétiens signifient le déjà-là et le pas-encore-là du Règne de Dieu et ils manifestent la souveraineté de Dieu sur le temps. Le temps garde toute sa valeur mais la victoire décisive sur la violence du temps de l'histoire est déjà annoncée et accomplie en Jésus Christ. L'Esprit saint atteste de cette anticipation de la victoire finale. Cullmann utilise une métaphore très parlante au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, celle de la bataille décisive et de la victoire fi-

nale : *"dans une guerre, la bataille décisive peut avoir été livrée au cours des premières phases de la campagne, et pourtant les hostilités se poursuivent encore bien longtemps. Bien que la portée décisive de cette bataille ne soit peut-être pas reconnue par tout le monde, elle signifie néanmoins déjà la victoire. Pourtant la guerre doit être poursuivie pendant un temps indéfini jusqu'au 'Victory Day'"* (p. 59).

On ne peut donc pas dire qu'il y aurait eu un "raté" de la révélation entraînant la déception des premiers disciples qui attendaient de manière imminente les temps eschatologiques. Le temps chrétien est structurellement habité par la perception de l'imminence de la venue de Dieu et l'épreuve de la durée de l'histoire de la violence. L'espérance chrétienne n'est donc pas annihilée puisque, en Christ, se manifeste bien la souveraineté de Dieu sur le temps ; il anticipe la victoire des forces de vie sur la violence délétère du péché et, par le don de son Esprit, il donne les arrhes de cette victoire. C'est là que se tient l'espérance chrétienne.

Le *"une fois pour toutes"* et le poids de l'histoire

Le caractère scandaleux de la prédication chrétienne vient de cette singularité de l'advenue du salut dans l'histoire. Il est en effet plus aisé de comprendre le salut comme une réalité à venir que comme déjà venu dans l'histoire. C'est bien là le défi de la confession de foi chrétienne : reconnaître Dieu dans l'histoire, non de manière abstraite, mais à partir de la réalité du "Verbe fait chair" (Jn 1, 14). Le christianisme n'est pas ce que Nietzsche appelle une "religion d'arrière-monde", qui pose le salut uniquement au-delà de l'histoire, car le salut se réalise déjà dans l'histoire.

C'est pourquoi il est essentiel, en théologie chrétienne de tenir l'événement Jésus de Nazareth, que les chrétiens confessent Christ ou Messie, comme appartenant à l'histoire et non comme un récit mythique. Les premiers chrétiens ont eu affaire à la menace du docétisme c'est-à-dire à la tentation de considérer que le Christ aurait fait seulement semblant d'être un homme[4]. Le docétisme est récurrent dans l'histoire chrétienne en raison du caractère inouï de la prédication chrétienne : Dieu fait homme et un salut universel advenu dans l'histoire, une fois pour toutes. En rejetant le *"une fois pour toutes, ils [les docètes] passent à côté de ce qui constitue "l'essence" de la prédication chrétienne primitive"* (p. 90).

Cet événement central éclaire l'histoire du passé du salut (celle du Premier Testament) en termes d'accomplissement ; cependant cet accomplissement n'évacue pas l'attente eschatologique qui est, écrit Cullmann, seulement "détrônée". La bataille décisive se poursuit et l'attente est renouvelée : *"Cette attente de l'événement à venir, c'est-à-dire de la prise de possession du corps par le pneuma [l'esprit], a pour fondement le fait, déjà accompli, qu'en raison de la résurrection du Christ, le pneuma 'habite déjà en nous'."* (p. 101).

Le temps présent qui est le nôtre est ainsi déterminé par l'événement central du temps, mais garde tout son importance. Ainsi le temps n'est-il pas un déroulé vide, un simple *chronos*, mais il est *kairos*, habité par la présence de Dieu, et dans lequel se joue le partenariat entre Dieu et l'humanité.

Isabelle Chareire
Lyon

1/ G. Scholem, "Pour comprendre le messianisme juif" in G. Scholem, Le messianisme juif. Essai sur la spiritualité du judaïsme, *Paris Calmann-Lévy 1974, p. 23-69.*
2/ Oscar Cullmann, Christ et le temps. Temps et histoire dans le christianisme primitif, *(1946) Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1947 ; dans une 2e édition (1966) l'auteur apporte de précieuses indications sur les débats dans lequel s'inscrit son ouvrage. Sur la figure d'Oscar Cullmann (1902-1999), on pourra se reporter à l'excellent petit livre de Matthieu Arnold,* Oscar Cullmann. Un docteur de l'Église, *Lyon, Olivétan, 2019, 143 p.*
3/ "Pour la pensée grecque, formulée par Platon, il existe entre le temps et l'éternité une différence qualitative que n'exprime pas de manière exhaustive l'opposition entre le limité et l'illimité. L'éternité n'est pas, pour Platon, le temps prolongé à l'infini, mais quelque chose de tout différent : l'absence de temps". O. Cullmann, op. cit., *p. 43.*
4/ Cullmann cite ici les théories combattues par Irénée de Lyon : Basilide enseignait qu'il y aurait eu substitution avant la crucifixion et qu'ainsi Jésus aurait échappé à la mort ou encore Cérinthe estimant que "le Christ ne serait entré en Jésus qu'au baptême et qu'il l'aurait quitté avant la crucifixion, pour s'envoler vers le ciel" (p. 90 évoquant Irénée, Contre les hérésies, *I, 24.4 et I, 26. 1).*

Être en lien, accompagner jusqu'au bout...

Lors de la session proposée par CdEP à ses membres retraités : *"En retraite, nouons, conservons des liens, devenons des tisserands d'humanité"*[1], **Marie-Christine Schrub et Monique Franck**, formatrices en sciences humaines, ont eu la gentillesse d'intervenir sur ce qu'il fallait entendre par **être en lien, accompagner jusqu'au bout**.

Être en lien est une réalité difficile, exigeante mais aussi enrichissante, qui nous fait grandir en humanité. C'est d'autant plus difficile que nous accompagnons le plus souvent des proches, parce que l'affectif, l'émotionnel, le tissu de vie avec ces personnes font filtres.

Christine et Monique nous ont proposé de nous interroger en 6/6 (6 personnes 6 minutes) sur ce que voulait dire pour nous "accompagner jusqu'au bout".

Accompagner jusqu'au bout : c'est essentiellement et fondamentalement **écouter**.

Accompagner jusqu'au bout est une exigence liée à la dignité de la personne. Pourquoi ? Elles ont évoqué, à ce propos les deux visions de la dignité : la vision contingente, et la vision ontologique selon laquelle la dignité est intrinsèque à l'être humain.

C'est une terre sacrée.

Ce sont des gestes d'humanité.

C'est accompagner un autre moi-même.

"Tu as du prix à mes yeux et moi je t'aime".

Qu'est-ce que cela exige de nous comme attitude intérieure ?

Cela exige de dépasser nos peurs face à la mort. Cela renvoie à la solitude, la souffrance, à toutes les questions existentielles : question de l'au-delà, sens de notre vie...

Cela exige de dépasser nos peurs face à l'autre.

Je ne sais pas quoi répondre parce que je pense que je dois avoir réponse à tout, parce que j'ai peur de perdre mon estime de moi, parce que j'ai peur de ne pas être à la hauteur, parce que je pense que la foi devrait me donner toutes les réponses possibles.

Cela exige d'être en vérité avec l'autre. Je suis là en tant que "Je". Je suis là en vérité avec mes doutes, mes questions, mes espérances.

C'est accepter d'être dérangé, troublé, fragilisé, questionné par l'autre.

L'autre peut me remettre en question, m'inviter à avancer, à quitter mes certitudes toutes faites, à interroger ma foi et peut-être à abandonner certaines croyances...

C'est éviter les réponses faussement rassurantes. C'est accepter et parvenir à dire à l'autre : "*Je suis là comme toi, je n'ai pas de réponses, mais l'essentiel est que tu peux compter sur ma présence ; tu n'es pas seul pour cette traversée*". Évitons à tout prix la compassion dégoulinante du genre : "*Je te comprends, tu verras, ça va aller mieux*".

C'est être capable d'entendre ce que vit et pense l'autre, même si cela me heurte , même si cela n'est pas ma manière de penser ou de croire .

C'est être capable d'entendre que l'autre me dise "*je vais mourir*", de l'aider à exprimer ses peurs s'il le peut ou le veut. C'est ne pas mentir à celui ou celle que l'on accompagne. Lui permettre de parler de sa mort l'aide à se libérer.

Autoriser l'autre à "partir", à "mourir" suppose que j'accepte qu'il parte. C'est accepter la réalité telle qu'elle est.

Soyons un relais pour permettre que des choses puissent se dire parce que nous sommes en dehors de la relation affective. En revanche, osons passer le relais quand nous sentons que c'est trop difficile : nous ne sommes pas le sauveur.

C'est être capable de rester en silence près d'une personne et faire confiance à ce qui peut se passer dans ce silence.

L'écoute est une relation cœur à cœur. C'est éprouvant parce que le silence fait peur, alors que nous pouvons permettre à l'autre de le vivre comme un moment de cheminement vers son accomplissement, permettre à l'autre de clarifier des choses, de rassembler les pièces du puzzle de sa vie pour en faire une œuvre d'art, un travail sur soi(e).

C'est donner à la personne la certitude d'être aimée jusqu'au bout.

C'est savoir que quelque chose d'éternel, d'infini, de sacré, de grand se tisse dans ces moments. C'est l'autre qui fait le chemin. Je suis témoin.

Ne pas abandonner la personne, c'est la porter dans la prière, dans son cœur à tout moment.

Accompagner, c'est s'arrêter au mystère de l'autre ; c'est essentiellement être là, avoir la passion de l'être humain jusqu'au bout.

Un grand merci à Marie-Christine et Monique pour cette intervention en binôme qui a bouleversé plus d'un d'entre nous.

Michèle Lesquoy
Nancy

Texte écrit à partir de mes notes et de celles envoyées par les deux intervenantes.

1/ voir page 38

Voilà ce qu'elles ont remis à chacun d'entre nous après leur exposé. J'y vois personnellement une forme de prière à relire avant ou après une visite auprès d'un malade, plus au moins fragilisé.

Accompagner...

Accompagner l'autre,

C'est être ouvert à la relation.

Accompagner l'autre,

C'est prendre le temps d'établir un contact.

Accompagner l'autre,

C'est prendre son pas, ne pas chercher à le précéder, pas plus qu'à rester en arrière.

Accompagner l'autre,

C'est reconnaître et accepter ses différences.

Accompagner l'autre,

C'est respecter ses choix, ne pas vouloir lui imposer notre point de vue.

Accompagner l'autre,

C'est lui permettre de partager ce qu'il ressent.

Accompagner l'autre,

C'est comprendre ce qu'il dit à travers larmes, colère, espoir, abandon.

Accompagner l'autre,

C'est être solidaire tout en acceptant sa solitude.

Accompagner l'autre,

C'est être disponible à ses mots, afin que le sens de sa parole ne soit pas déformé. par notre manière de la recevoir .

Accompagner l'autre,

C'est mettre de côté nos critères, nos jugements de valeur.

Accompagner l'autre,

C'est parfois écouter et entendre autre chose que la parole dite.

Accompagner l'autre,

C'est être présent.

Donner du temps au temps

"Il faut donner du temps au temps" ; ainsi parlait un défunt président de la République. Mais donner du temps quand on n'en a pas, c'est absurde ! La vieille, dans l'Évangile, donnait le peu qu'elle avait ; mais nos contemporains, du temps, il ne leur en reste rien et on ne peut pas donner ce que l'on n'a pas !

Ainsi, lire *Lignes de Crêtes*, on n'a pas le temps ; trop de pages et à quoi bon les empiler ou les passer à d'autres si l'on n'a pas le temps d'aller les rencontrer. Aller à une rencontre de CdEP ou une réunion de quartier n'est pas pensable quand il y a un marmot à emmener à la piscine, une ado à conduire chez une copine pour une soirée pyjama et le mari qui déclare forfait pour garder la petite dernière qui a une gastro parce qu'il s'est trouvé un partenaire pour jouer en double. Tout juste si on a le temps de prendre l'apéro - un "petit apéritif" bien sûr - chez les copains ou le café avec les copines...

Les gens qui travaillent n'ont d'yeux que pour les retraités qui auraient tout leur temps ! Mais que nenni ! La retraite est un leurre : combien de retraités vous diront qu'ils n'ont pas le temps. D'ailleurs on est arrivé au point de traiter des burn-out chez des retraités.

Les catéchistes, elles, - en majorité des femmes - donnent de leur temps ; les paroisses auraient-elles débusqué des privilégiées ? Cela ne durera pas tant il est difficile de gérer une équipe de gamin(e)s sur des créneaux horaires coincés entre la sortie de l'école et le retour du travail des parents, une leçon de musique ou un entraînement de foot... Voire la route à faire pour rejoindre le parent séparé.

Bien sûr, dans une société du tout-numérique on va retrouver du temps... c'est promis ! Et l'intelligence artificielle nous en fournira les moyens. Déjà, une parole avisée nous invite à vivre au rythme du "en même temps". Au quotidien ça donne : je lis les dernières actualités people, en même temps je suis une conférence et je bois le petit café que je n'ai pas eu le temps de faire à la maison parce qu'il y avait à préparer le cartable du marmot, retrouver la deuxième chaussette du compagnon et se maquiller pour masquer la fatigue de la veille.

Il ne serait ni lucide, ni honnête de blâmer ou de refuser les outils que la science et la technologie nous donnent et les facilités qu'ils nous offrent, que l'on pense à la médecine, à l'éducation et bien d'autres domaines. Il reste que nous ne saurions y engloutir notre temps, renoncer à des pauses salutaires ou reprocher à ceux qui sont marginalisés face à la technique de ne pas vivre avec leur temps.

À chacun de repenser un art de vivre adapté à ces nouvelles données. Et, on pourrait, pourquoi pas, paraphraser l'évangile du jour de la Toussaint. Par exemple : *" Bienheureux qui prend le temps d'éteindre son smartphone pour causer à sa compagne ou jouer avec ses enfants"* ou alors *"Bienheureux les enseignants qui prennent le temps de donner sens aux tâches et aux moyens avant de lancer les élèves sur les outils numériques"*, ou encore *"Bienheureux celui qui accepte d'attendre une commande pour diminuer l'impact*

social et environnemental des livraisons express du e-commerce". Chacun peut ainsi facilement trouver une béatitude à sa mesure !

Il reste qu'on ne saurait se limiter à ces contingences relatives à l'emploi de notre temps et à l'usage des technologies. En effet, il apparaît urgent pour nos sociétés de se dégager de l'immédiateté pour rentrer dans le temps long et on en voit les dégâts en matière d'information. Il peut être intéressant de lire ou relire Alexis de Tocqueville. Dans *De la démocratie en Amérique*[1] (1835-1840 !), Tome 2, Partie 2, Chapitre XVII, il écrivait *"Dans les siècles d'incrédulité, il est donc toujours à craindre que les hommes ne se livrent sans cesse au hasard journalier de leurs désirs et que, renonçant entièrement à obtenir ce qui ne peut s'acquérir sans de longs efforts, ils ne fondent rien de grand, de paisible et de durable".* Il écrivait encore *"Au milieu de ces fluctuations perpétuelles du sort, le présent grandit ; il cache l'avenir qui s'efface et les hommes ne veulent songer qu'au lendemain. Dans ces pays où, par un concours malheureux, l'irréligion*[2] *et la démocratie se rencontrent, les philosophes et les gouvernants doivent s'attacher sans cesse à reculer aux yeux des hommes l'objet des actions humaines ; c'est leur grande affaire".* Et Tocqueville de remarquer le rôle des religions dans un regard sur le passé et une projection dans un à-venir. Bref, un prophète, dans une certaine mesure !

Dominique Thibaudeau
Hauts-de-France

1/ Un extrait de ce livre est au programme de français des classes préparatoires scientifiques
2/ Manque de conviction religieuse

Le temps vu par un intérimaire

Lignes de crêtes a rencontré Alexandre, jeune travaillant en intérim dans la restauration.

LdC : *Que trouves-tu de positif et de négatif dans ton travail d'intérimaire ?*

AB : Ce qui est positif, c'est de pouvoir travailler quand on veut, pas toujours dans le même lieu et pas avec le même patron. Je n'ai pas la contrainte des 35 heures. Je peux choisir mes temps et horaires de travail. Je peux travailler davantage entre mai et octobre, période de pointe dans ce métier, et prendre des vacances ou des temps de repos à d'autres périodes. Cela me permet aussi de gérer mon planning. Je peux par exemple travailler sur deux ou trois missions d'affilée. Mais quand on s'arrête, on est vite fatigué d'être sans activité !

Certains collègues ne veulent pas travailler pour quatre ou cinq heures, et n'acceptent pas le service. Moi, je suis toujours content de prendre ce qui est proposé, même pour quelques heures. D'ailleurs, dans les agences d'intérim, on peut être repéré par les chasseurs de tête, et on a pas mal de propositions.

Je bénéficie du régime de la Sécurité Sociale et d'une mutuelle. Je peux aussi compter sur des aides pour l'achat d'un appartement ou d'un bien si je le souhaite. Si j'étais "extra", je ne pourrais pas en bénéficier (les extras ne peuvent compter que sur leurs connaissances pour avoir du travail).

En revanche, on peut être victimes d'abus, par exemple, nous prendre pour de simples manutentionnaires et nous faire travailler dans de mauvaises conditions sans équipement adéquat.

Il y a aussi les tensions entre collègues selon les personnes qui nous emploient, ainsi que les contraintes dues aux employeurs, mais aussi aux clients.

Il faut également gérer les problèmes de transport : quand un employeur appelle, il n'est pas toujours facile de tenir compte des aléas de la SNCF ! Par ailleurs, on est payé au mi-mois, il faut donc savoir gérer ses revenus.

Il faut aussi penser à l'avenir. Quand on travaille en intérim, on est payé 13€ de l'heure, tandis que l'employeur paye plus à l'agence d'intérim. Il est préférable de devenir auto-entrepreneur à un moment donné, tout en gardant le travail d'intérim pendant un certain temps, par exemple, choisir d'avoir 1/3 de temps en auto-entrepreneur et 2/3 de temps en intérim.

Dans l'avenir, je voudrais quitter l'intérim et partir m'installer en Bretagne ou dans une autre région, toujours dans le même corps de métier artisanal, là où les produits sont de bonne qualité et accessibles en circuit court.

Alexandre 26 ans
Val-de-Marne

Astreinte

Gardienne d'immeubles depuis 2007, mes horaires de travail vont de 8 h 30 à 17 h 30, du lundi au vendredi, sauf quand je suis d'astreinte. Car là les horaires changent du tout au tout.

Je fais une astreinte par mois.

L'astreinte commence à la fermeture des loges : le midi, le soir, la nuit et les week-ends, les jours fériés aussi, du lundi au lundi matin donc, pendant 7 jours.

Nous sommes censés être appelés pour les urgences, mais pas toujours ! Il m'est déjà arrivé d'être appelée pour une fuite importante qui, en fin de compte, s'est révélée n'être juste qu'un goutte à goutte. Mais comme me l'a expliqué ce jour-là (un dimanche) le locataire *"je travaille la semaine je ne peux pas attendre le plombier et aujourd'hui je n'avais rien de prévu".*

Quand je suis d'astreinte je ne prévois rien et pour cause ! J'ai rarement fait une astreinte sans être appelée. Récemment mon mari a invité la famille pour fêter à la fois nos 15 ans de mariage, mes 52 ans et lui ses 53 ans. Surprise !! Eh oui, j'ai été appelée pour un refoulement en rez-de-chaussée, et j'ai passé à peu près trois heures sur l'intervention, entre le constat, l'attente de l'entreprise pour la remise des clefs (le bouchon au niveau de la colonne se situant en cave).

En définitive la fête s'est faite sans moi !

Véronique
Val-de-Marne

Propos sur le temps qui passe...

Il y a quelques mois, j'ai vidé une maison, celle de ma mère. Ce n'était pas "une maison de famille", seulement la maison dans laquelle mes parents avaient vécu leur temps de retraités, une maison pas si grande, mais riche de ses dépendances.

Je n'étais pas seule dans l'affaire, j'ai été aidée, par mon mari, mes frère et sœurs, avec l'appoint ponctuel de quelques autres personnes. D'une certaine façon, c'est une épreuve, physique d'abord, surtout quand on est allergique à la poussière ! C'est surtout une épreuve morale, je suis confrontée à la fin de vie, puis au décès de ma mère, longtemps après celui de mon père ; je me retrouve adulte et responsable là où j'étais la fille, toujours un peu l'enfant.

À travers les livres, la vaisselle, des vêtements, quelques bijoux, des tableaux, c'est toute une vie qui remonte. Certains jours, je me rends compte que je n'arrête pas de parler, de raconter, à mon mari, à mon frère, à mes enfants et petits-enfants quand je les retrouve, quand je leur propose de recueillir quelques objets en souvenir.

Qu'est-ce donc que j'ai à dire ? En fait, je transmets, je ne peux garder pour moi tous les souvenirs, alors je transmets d'autant plus que je suis surprise par l'ignorance de mes frère et sœurs, surprise aussi par des remarques de mes petits-enfants : non, je n'ai pas connu Louis XIV, ni Napoléon, seulement Charles de Gaulle ; je n'avais pas de téléphone dans ma maison quand j'étais enfant, mais oui il y avait de l'électricité. Il m'est arrivé, en classe de Terminale, d'expliquer à mes élèves que dans les années soixante, les familles n'étant pas encore équipées de postes de télévision, j'allais regarder certaines émissions dans un club télé. Quelle écoute dans la classe, et quel étonnement !

En fait j'aime ce rôle de témoin du temps qui a passé. Certes, je suis l'aînée de la famille et à ce titre, j'ai plus de souvenirs que les autres et j'y attache certainement plus d'importance. Quand j'étais enfant, j'aimais saisir ce qui se passait dans le monde des adultes, je les observais, je cherchais à comprendre. D'autre part, je pense avoir un rapport très fort au temps, ne suis-je pas devenue professeure d'Histoire-Géographie ?

En fait qu'est-ce que je transmets ? La prise de conscience de nombreux changements : le monde précédent, celui de mon enfance, celui des années cinquante, a aujourd'hui disparu.

Ce monde portait encore le poids de la guerre, plutôt des guerres : en classe, à l'école primaire, on parlait de "la guerre des papas et de celle des grands-pères", une dimension chronologique très claire. Une anecdote peut rendre compte de cette emprise de la guerre sur la vie des populations : au milieu des années quatre-vingt, alors que j'étais en congé parental, on m'a demandé d'aller rendre visite à une dame très âgée, dans une maison de retraite. Je me présente, elle m'interroge sur ma famille et apprenant que j'ai trois filles, elle me dit qu'au moins elles ne partiront pas à la guerre. Cela fait très

fortement écho pour moi puisque mon arrière-grand-mère qui avait eu trois fils en a perdu deux du fait de la Grande Guerre.

Ce monde était encore très marqué par la ruralité ; c'est seulement au cours des années trente qu'en France la population urbaine commence à dépasser la population rurale, évolution bien plus lente que celle des pays voisins, le Royaume-Uni et l'Allemagne par exemple. Dans ma petite ville de province, 9 000 habitants, nous avions certes un genre de vie urbain mais le monde paysan restait très proche, avec le marché tous les mercredis, la grosse foire commerciale qui durait quatre jours en septembre, et cette fonction commerciale de gros bourg rural comme on disait dans les manuels de Géographie.

Enfin **ce monde réservait l'accès aux études** aux meilleurs élèves et aux enfants des classes privilégiées, ce qui représentait encore bien peu au tout début des années soixante. Récemment, en septembre dernier, l'une de mes petites-filles sur le point d'entrer au collège, me partage son inquiétude, surtout à l'idée de se retrouver sans ses camarades habituelles dans sa classe de sixième. Elle a commencé ainsi : "*Mamie, il y avait combien de classes de sixième quand tu es entrée au collège ?*". Et me voilà partie à expliquer que je ne suis même pas "entrée au collège" parce qu'on restait dans la même école, qu'il n'y avait que deux classes de sixième, classique avec Latin, et moderne sans, et que surtout beaucoup d'enfants n'allaient pas en sixième, mais dans une classe de fin d'études, et ils se retrouvaient dès 14 ans dans le monde du travail. Elle a ouvert de grands yeux…

Que de changements donc !

L'historien Jean-François Sirinelli, spécialiste d'Histoire contemporaine politique, sociale et culturelle montre bien que c'est cette génération des baby-boomers, à laquelle il appartient puisque né en 1949, qui a connu *"la plus fantastique accélération de l'histoire depuis l'apparition des sociétés humaines"*[1]. Dans son livre *Les révolutions françaises, 1962-2017*, il étudie le nouveau contexte, celui des années soixante d'abord, puis des décennies suivantes, et dégage ce qu'il appelle **les quatre P** :

D'abord la **Paix** : 1962, fin de la Guerre d'Algérie et donc fin d'un cycle de conflits qui avait commencé avec le guerre de 1870. Une anecdote familiale rend bien compte de ce nouveau climat : on avait dit à mes grands-pères "À Berlin !" et ils restèrent pendant toute la durée de la Grande Guerre sur le territoire français. On a fait à mon père la même injonction (l'a-t-on vraiment faite ?), et il passa cinq années comme prisonnier de guerre en Allemagne. À l'été 1991, pendant les vacances, toute la famille est partie en Allemagne en camping-car et c'est nous qui sommes allés à Berlin. Quelle joie était la mienne de me retrouver "Unter den Linden"[2], de passer sous la Porte de Brandebourg, après la fin de la Guerre froide, dans le cadre de la construction européenne, et dans un esprit de paix.

L'historien présente ensuite le nouveau cadre économique, la **Prospérité** et le **Plein emploi,** caractéristiques des fameuses **Trente Glorieuses**, les années 1944/45-1973/74 dénommées ainsi par l'économiste Jean Fourastié. La France entrait alors dans la société de consommation qui contrastait fortement avec le mode de vie précédent, fait de **"frugalité"** dit J-F. Sirinelli.

Ce temps d'avant avait été celui des "économies" permanentes, des manteaux "retournés" pour donner encore un exemple familial, un temps où on gardait tout puisque ça pourrait un jour peut-être resservir. Cependant toute la population française n'entrait pas d'un même pas, ni au même rythme dans cette société de consommation, les "Golden Sixties" n'irradiaient pas encore partout. Il me vient une remarque faite par l'écrivain Julien Gracq dans son livre *La Forme d'une ville* : lui, le jeune homme originaire de Saint Florent le Vieil, dans le Maine-et-Loire, y raconte ses années d'internat à Nantes, sa perception de cette ville. Ce sont les "années vingt", qualifiées habituellement de

"folles", et il écrit : *"Ces premières années vingt, où tout ce que je voyais autour de moi m'apparaissait dans une stabilité, dans un éclairage intemporels, étaient des années que la guerre de 1914, à peine finie, marquait encore de son pli...[...] l'atmosphère Directoire, le relâchement, la soif de plaisirs des années folles, n'avaient guère touché les villes de province plus lentes, où le crêpe assombrissait encore ostensiblement la foule des rues..."*[3]. Ainsi en était-il, me semble-t-il, de la diffusion progressive des Trente Glorieuses sur la population française au cours des années soixante et suivantes.

Jean-François Sirinelli ajoute une quatrième caractéristique qui est la foi dans le Progrès scientifique et technique. Est-ce vraiment spécifique de ces années-là ? Dès les années cinquante, nous y croyions déjà dans le progrès, le progrès médical en particulier, la tuberculose vaincue, la lèpre et la polio en voie de l'être. Je dois dire que j'ai découvert plus tardivement l'existence des cancers. Il en était de même pour le progrès technique : comment les journaux en général y compris les revues pour enfants, et même les images dans les tablettes de chocolat exaltaient les grandes réalisations, le barrage de Donzère-Mondragon après celui de Génissiat, les records de vitesse battus par les locomotives françaises...

À la Libération, le programme du CNR (Conseil National de la Résistance) exprimait la volonté de transformer le pays, de construire une République plus démocratique et plus juste. Le Préambule de la Constitution de la IVè République, en 1946, repris ensuite par la Vè République, en 1958, réaffirmait cette volonté de construire une démocratie favorisant l'accès de tous aux études et à la culture tout au long de sa vie, ne l'oublions pas. La démocratisation culturelle aujourd'hui effective est aussi sous influence du monde anglo-saxon et autres pays producteurs. Favorisée, en partie façonnée par les nouvelles techniques, elle est bien différente de ce que l'on pouvait imaginer il y a plus d'un demi-siècle.

Alors, où en sommes-nous ? Le XXIè siècle, désormais bien entamé, est celui d'un monde élargi aux dimensions de la planète, un monde plus difficile à déchiffrer, plus inquiétant aussi ; la crise écologique fragilise l'ensemble des écosystèmes, et donc les sociétés humaines actuelles et à venir. Enfants et petits-enfants, les générations qui nous suivent, s'interrogent et le manifestent. Le progrès n'est plus uniquement devant nous, dans le toujours plus de technique ou de consommation. Il est certainement dans la remise en cause et dans l'invention, il ne s'agit évidemment pas de retourner à la bougie ou à la lampe à pétrole mais certains aspects promus aujourd'hui comme les circuits courts, l'économie solidaire ne sont pas totalement étrangers à ce qui se pratiquait encore dans les années cinquante du XXè siècle, de quoi permettre aux "seniors" de toujours tenir leur place dans la société actuelle, de ne pas se sentir totalement décalés.

Jacqueline Xhaard-Bourdais
Angers

1/ Jean-François Sirinelli, Les Révolutions françaises, 1962-2017, *Le Grand Livre du mois, Odile Jacob, 2017*
2/ "Sous les Tilleuls", avenue célèbre du centre de Berlin
3/ Julien Gracq, La Forme d'une ville, *librairie José Corti, 1985, page 151*

Le temps

Prendre le temps de réfléchir à cette question pour la partager avec les lecteurs de Lignes de Crêtes est une mise en situation concrète, car en présentant ce qui fait mon quotidien pétri de bénévolat multiforme, je suis amené à m'interroger sur cette démarche, à pratiquer en quelque sorte une introspection.

Je suis retraité, et perçu à ce titre comme pouvant disposer à mon gré d'un temps non mesuré, presque infini parce que non encadré par une activité professionnelle. C'est ainsi que l'on se projette souvent dans la période qui précède la retraite, avec candeur et innocence. Le mythe qui va de pair avec cette insouciance est celui de pouvoir disposer à sa guise de ces moments qui ne sont plus contraints. Mais un temps non structuré donne très vite l'impression de filer et d'être en quelque manière perdu.

D'où la nécessité qui s'impose d'organiser le temps, pour donner corps à une vie toujours active, même lorsque ce n'est plus la profession qui propose l'activité. Pour la génération des sixties qui est la mienne, le bénévolat, les engagements de diverses sortes ont été un marqueur positif. Ils ont contribué à construire des personnalités, à donner une présence sociale forte aux individus. Habités par ce "sur-moi militant", les retraités très présents au niveau associatif, en oublient parfois de laisser de l'espace aux générations suivantes.

Pour ma part, la passion pour la musique a été un fil rouge qui m'a conduit vers le chant choral et la musique instrumentale, de tradition familiale, pratiquant et jouant dans un modeste orchestre d'amateurs. Parallèlement à ces activités

du bénévolat

de loisirs, j'ai toujours gardé fidélité à un engagement de réflexion et de foi : les Équipes Enseignantes d'abord et CdEP ensuite.

Tout cela mis bout à bout, le temps du retraité se meuble, et la crainte d'être désœuvré s'éloigne. Les activités musicales occupent environ huit heures de présence hebdomadaire, sans compter le temps personnel de préparation, en particulier pour une chorale que je co-anime. Le plaisir est le moteur de ces activités, allié au partage et aux relations humaines qu'elles offrent. Dans les périodes de production (concerts…), ce temps peut devenir élastique au détriment d'une vie personnelle, familiale ou de couple ; il y a des conflits de dates, des équilibres à trouver, des choix à faire…

Le temps consacré à la vie d'équipe CdEP est plus diffus et mieux réparti ; il a l'avantage d'être partagé en couple et d'apporter du recul et un regard indispensable sur la vie de chacun. En cela, il est porteur de richesse humaine et vécu positivement, ce qui relativise les contraintes qui peuvent lui être liées. Pour CdEP, je participe également à la gestion du site internet ; le temps consacré à cette tâche (qui peut être prenante) n'est pas structuré en heures à la semaine mais variable et surtout individuel (hormis les contacts ou réunions avec les responsables de l'association). Ce temps donné est pour moi un juste retour à la présence et à la communion ecclésiale que je trouve au sein de CdEP.

Donner du temps pour une cause ou une autre, c'est toujours choisir…

Le temps du bénévolat serait-il le seul ? Le temps familial et de vie de couple a une place à se faire dans l'espace-temps quotidien qui pourrait, si l'on n'y prenait garde, être "grignoté" par le tourbillon des engagements. La famille au sens large est aussi demandeuse, et le bonheur d'offrir des moments partagés aux enfants et petits-enfants appelle à faire preuve de discernement et de sagesse. Une forme d'équilibre est à préserver pour une vie personnelle, intime, sans laquelle le bénévolat ne serait qu'une fuite en avant. Et les amis dans tout ça ? Fort heureusement, ils sont souvent dans le champ des activités associatives et ne sont pas oubliés.

Temps du bénévolat et temps personnel, générosité et plaisir mêlés, avec un soupçon de lucidité, ne serait-ce pas cela la bonne mesure ? De quoi contredire le dicton selon lequel "Time is money !".

Christian Guiraud
Arles
8 novembre 2019

Les écrivains et le temps

Avec le temps
Avec le temps, va, tout s'en va
Léo Ferré

Ô temps !
Suspends ton vol, et vous, heures propices !
Suspendez votre cours
Lamartine, Le Lac

Pendant que nous parlons, le temps jaloux aura fui : cueille le jour en te fiant le moins possible au lendemain.
Horace, Odes, 1, 11

Ne pas prévoir, c'est déjà gémir.
Léonard de Vinci

Le temps, le temps
Le temps et rien d'autre
Le tien, le mien
Celui qu'on veut nôtre.
Charles Aznavour

Devant le Seigneur, un jour est comme mille ans, et mille ans sont comme un jour. Le Seigneur ne tarde pas dans l'accomplissement de la promesse, comme quelques-uns le croient ; mais il use de patience envers vous.
2ème Épître de Saint Pierre 3, 8-9

Ainsi, on donnera du temps au temps, qui donne habituellement une douce issue à beaucoup d'amères difficultés.
Cervantes, *La Gitanilla*

Le temps s'en va, le temps s'en va, ma dame
Las ! Le temps, non, mais nous nous en allons.
Ronsard, *Sonnet à Marie*

Qu'ils sont pauvres, ceux qui n'ont pas la patience !
Shakespeare

Le jour où Allah les rassemblera, ce sera comme s'ils n'étaient restés [dans leur tombeau] qu'une heure du jour et ils se reconnaîtront mutuellement.
Coran S 10, v 45

Dis, quand reviendras-tu ?
Dis, au moins le sais-tu, Que tout le temps qui passe, Ne se rattrape guère...
Barbara

Nous ne nous tenons jamais au temps présent. Nous anticipons l'avenir, comme pour hâter son cours ; ou nous rappelons le passé pour l'arrêter comme trop prompt.
Pascal, *Pensées*

Le temps vole et m'emporte malgré moi : j'ai beau vouloir le retenir, c'est lui qui m'entraîne ; et cette pensée me fait grand peur : vous devinez à peu près pourquoi.
Madame de Sévigné

Chaque fois que vous vous réveillez en vous demandant 'Quelles bonnes actions pourrais-je faire aujourd'hui ?', rappelez-vous que quand la nuit descendra au coucher du soleil, elle emmènera une partie de votre vie avec elle.
Proverbe indien

L'homme qui se recueille en lui-même ne mesure pas le temps. L'épanouissement ne se mesure pas en termes de temps.
Etty Hillesum *Faire la paix avec soi*

Le mal temps passe et retourne le bon,
Pendant qu'on trinque autour de gras jambon.
Rabelais,
Le Quart Livre

Ce n'est point le temps qui manque, c'est nous qui lui manquons.
Claudel, *Partage de midi*

Pour ne pas sentir l'horrible fardeau du Temps qui brise vos épaules et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer sans cesse. Mais de quoi ? De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. Mais enivrez-vous.
Baudelaire,
Enivrez-vous

Quand on aime la vie, on aime le passé, parce que c'est le présent tel qu'il a survécu dans la mémoire humaine.
Marguerite Yourcenar

Il n'y a vraiment que la neige pour se plaindre du printemps.
Gilles Vigneault

Que vaut cette vie si, chargés d'inquiétude, Nous ne prenons pas le temps de nous arrêter et regarder ?
William Henry Davies

Ceux qui sèment dans la peine récolteront dans la joie.
Psaume 126, 5

Une demi-heure de méditation est essentielle, sauf quand on est très occupé. Alors une heure est nécessaire.
Saint François de Sales

De l'importance de prendre du temps pour communiquer

Très vite, avec d'autres pays d'Asie, l'Inde s'est investie dans les nouvelles technologies, autant dans son économie nationale que dans la vie quotidienne et urbaine.

C'est ainsi que dans leur bulletin national : *Interlink*, les Équipes Enseignantes d'Inde abordent la question de la communication et des incidences qu'elle a sur le rythme de vie de chacun.

Nous vous en présentons deux extraits.

Personne ne niera que partager ses expériences par écrit nécessite certains efforts. Cela ne va pas de soi. De plus, bon nombre d'entre nous peuvent objecter qu'ils ont trop de choses à faire pour prendre le temps d'un tel "luxe". Nous nous servons de ce prétexte pour dire "Laissons les autres le faire. Je n'ai pas de temps pour ça !". Nous pouvons même douter du fait que d'autres enseignants seraient intéressés par ce que nous écrivons. Nous ne réalisons pas que partager des expériences et des opinions est une façon d'exprimer notre solidarité avec les autres, en particulier ceux qui ont besoin de soutien.

Un partage en profondeur nécessite que nous soyons reliés à notre moi profond. C'est un très bon moyen de développer notre confiance en nous-mêmes et notre créativité, parce que ce que nous partageons avec d'autres n'est pas tiré de livres, mais de nos propres vies. Cela peut se faire sans craindre la critique. Nous ne pouvons pas espérer que le monde entier soit d'accord avec nous. Certains de nos collègues peuvent être en désaccord sur certains points avec nous. Ceci est normal. Cependant, le simple fait de partager nos expériences et nos points de vue renforce notre capacité à dialoguer avec les autres.

Cela élargit également nos esprits et nous aide à sortir de notre entre-soi. En communiquant avec les autres, non seulement nous avons l'occasion de nous exprimer, mais également celle de nous enrichir, autant que de nous confronter, grâce à l'expérience des autres. Vivre cela relance nos enthousiasmes et nous mène à questionner nos certitudes ou à donner sens à ce que nous faisons.

Les personnes qui n'ont pas peur de partager leurs expériences et d'exprimer leurs points de vue vivent un processus de libération qui a un effet durable sur leurs vies. Elles deviennent des personnes libres, aussi longtemps qu'elles ne se saisissent pas de cette occasion pour prendre une revanche sur les personnes qu'elles n'aiment pas.

Hervé Morissette
csc

Internet

Des titres de journaux sèment un sentiment de panique à propos des addicts à Internet et de ce qui pèse sur les jeunes générations dans leurs relations aux nouveaux média et réseaux sociaux, mais d'autre part, des optimistes mettent en valeur cette énorme émergence et annoncent de nouvelles opportunités et les immenses possibilités du Net en termes de réseaux, partages, participations communautaires et développement.

La vie est devenue si facile et rapide, parce que les nouveaux média ont largement contribué à faciliter les convergences en information, éducation, loisirs et carrières. Un énorme virage a été pris à partir de la communication de masse traditionnelle à mode unique, en direction d'une communication plus interactive entre chaque medium et utilisateur.

On dit qu'aujourd'hui quatre générations différentes vivent ensemble : 'écris-moi', 'appelle-moi', 'fais-moi un mail', 'fais-moi un SMS'. On ne peut prédire ce que sera le futur avec ces nouvelles technologies émergentes. Aujourd'hui plus de 2 milliards de personnes se servent d'Internet et plus de 650 millions de sites web existent. Près de

Les contributions des écoles à l'intégration par une inclusion raisonnée

10 000 pages web se créent en une journée, et selon les dernières statistiques de la BBC, un blog se crée toutes les secondes.

Cette diffusion et la forte présence des technologies, dans des contextes formels autant qu'informels, déterminent la façon dont nous organisons notre temps de vie privée et notre présence sociale. L'Internet a révélé de nouvelles possibilités d'inter-activité et de participation dans des relations sociales virtuelles.

Avec la réduction des coûts et l'accès de plus en plus aisé aux nouvelles technologies, la multiplication d'outils numériques personnels a contribué à déplacer les limites entre espaces publics et privés. [...]

Pour les jeunes, Internet et les réseaux sociaux sont des outils totalement intégrés à leur vie physique. Par Facebook, les blogs, Messenger ou autres réseaux, les jeunes agrandissent leurs relations et réseaux et construisent leur monde. Cela influence largement leur mode de vie, et transforme leurs activités de loisir traditionnelles.

Harris Pakkam
Directeur du Don Bosco
Institute of Communication Arts
Chennai
Interlink 2016

FEEC-SIESC Tainach (Autriche)

22-28 Juillet 2019

Nous voici de nouveau réunis pour une rencontre de professeurs chrétiens européens. Nous sommes 48 de 11 pays différents avec 3 langues de communication, l'allemand, l'anglais et le français. Certains parlent aussi italien, particulièrement les deux Albanaises. Quelle joie de retrouver des collègues des années précédentes, de reprendre la conversation là où nous l'avions laissée et d'approfondir la connaissance de l'autre, de son pays et de sa culture ! C'est aussi l'occasion de construire l'Europe, une Europe ouverte et accueillante en opposition avec celle que nous connaissons actuellement, surtout après les dernières élections européennes.

Le thème de la rencontre est : **Les contributions de l'école à l'intégration par une inclusion raisonnable**, un thème riche qui va favoriser les échanges, parfois animés, dans les groupes de travail linguistiques.

La première conférence : **Les défis de l'intégration des enfants issus de l'immigration** à partir de l'exemple d'un "collège" de Vienne m'a heurtée. Elle est faite par Monsieur Christian Klar, directeur d'un "collège" à Vienne. Pour lui l'intégration est synonyme d'assimilation. Les migrants doivent non seulement respecter les lois autrichiennes, ce qui s'entend, mais aussi les traditions du pays d'accueil même si elles sont opposées aux leurs. En cas de non-respect des règles de l'école la sanction est immédiate, sans qu'apparaisse, me semble-t-il, le moindre projet éducatif derrière. Certains d'entre nous ont été surpris par le manque de réflexion sur ce qu'ont pu vivre ces jeunes Tchéchènes, Syriens, Afghans... dans leur pays d'origine ou dans des camps de réfugiés. Ces jeunes doivent s'adapter à l'Autriche, être reconnaissants à ce pays de les accueillir et reconnaître que c'est le plus "beau pays au monde" (et pourquoi pas la France, l'Italie ou la Syrie...). La discussion, dans mon groupe, après la conférence, est animée, je ne suis pas la seule à avoir été choquée par certains des propos tenus et par le manque de projet éducatif pour ces jeunes. Mais nous découvrons lors de la synthèse finale des groupes (quatre en tout) que certains ont apprécié les propos francs et sans filtre du conférencier.

La deuxième conférence : **Théorie et pratique de l'inclusion des enfants qui ont besoin d'aide pour l'intégration** de Wolfgang Mazal, professeur à l'Université de Vienne, est plus axée sur la sociologie avec des statistiques qui permettent de mettre en perspective la conférence du jour précédent : l'Autriche est, en 2017, au premier rang des pays européens qui accueillent des migrants (237 reconnaissances d'asile pour 100 000 habitants en Autriche contre 36 en France). Certaines écoles de Vienne accueillent jusqu'à 70% de migrants. Monsieur Mazal met en lumière l'importance de l'intégration, qui, pour lui, n'est

pas assimilation mais inclusion. Chacun doit faire un pas vers l'autre. Il souligne également l'importance du milieu socio-économique des élèves scolarisés et l'importance de la connaissance de la langue pour l'enfant. De même il parle de la présence de livres dans les familles, livres qui ont un rôle bénéfique dans les études des enfants.

La conférencière du 3e jour ne pouvant pas être présente, sa participation : **Mesures pour l'intégration ou l'inclusion des enfants ayant des besoins éducatifs spéciaux en Slovénie** est lue à deux voix. La discussion en groupe ensuite est riche car nous découvrons les pratiques des différents pays pour l'inclusion des jeunes à besoins particuliers. En Italie par exemple il n'existe pas d'écoles spécialisées, tous les élèves sont inclus dans les classes, l'effectif ne pouvant alors pas excéder les 21 élèves. L'élève est aussi accompagné par un enseignant spécialisé. Dans d'autres pays, l'Albanie ou la Roumanie, peu de choses sont mises en place pour aider les jeunes à besoins particuliers et leurs familles.

Cette rencontre en Carinthie nous permet de découvrir une région particulière de l'Autriche de par son histoire. Comme le souligne, à la **cérémonie d'ouverture**, la Présidente de la VCL (association autrichienne) de la Carinthie, c'est un lieu adapté pour notre rencontre car la culture autrichienne et la culture slovène se croisent tandis que l'on retrouve des traces de civilisations plus anciennes, celte et romaine. Nous visitons Klagenfurt, la ville principale, et découvrons son histoire en lien avec la Slovénie. En 1920 les habitants de la Carinthie ont choisi de "rester" Autrichiens lors d'un référendum. À deux autres moments nous rencontrons cette double culture : une soirée avec un octuor d'hommes qui chantent en slovène, en allemand et dans d'autres langues en reprenant des chansons populaires et une soirée avec l'inspecteur qui s'occupe de l'enseignement du slovène en Carinthie : certaines écoles proposent l'enseignement en slovène mais l'examen final est le même que pour ceux qui suivent l'enseignement en allemand. Ces classes sont fréquentées par des élèves qui parlent slovène à la maison, par quelques migrants (Bosniaques, Croates, Italiens) ou par ceux qui ont étudié le slovène. Cela permet de conserver la culture slovène vivante. Nous retrouvons ce bilinguisme dans la célébration de la messe, en allemand et en slovène, dans la maison qui nous accueille.

Photo Gabrielle Gaspard

D'autres visites nous font remonter dans le temps : nous visitons le parc archéologique de Magdalensberg. Au-dessus, sur le sommet de la montagne, un site celte a été découvert.

L'excursion facultative nous emmène à Maria Saal, bourg typique avec son monastère et son église fondée par Saint Modeste au VIIIe siècle, l'église actuelle étant du XVe. Nous nous rendons également à Gurk, siège de l'évêché. Après la visite de la cathédrale, du musée et une dégustation de la liqueur faite sur place, nous assistons à la messe dans la cathédrale.

Cette rencontre, une fois de plus, a démontré que, même si nous sommes différents d'un pays à l'autre, même si notre pratique professionnelle est ou a été différente, c'est le même Seigneur qui nous guide et nous fait découvrir dans nos élèves, nos frères et sœurs. Les moments de prières et les messes nous réunissent tous dans cette même foi.

La séparation à la fin est toujours pleine de promesses de se retrouver l'année suivante (en Pologne en 2020). Mais en cours d'année certains se revoient : une Allemande a reçu les deux directrices d'école albanaises et elle est ensuite allée chez elles, en Albanie ; un séjour qui l'a marquée par l'accueil chaleureux et la beauté du pays. Une Allemande s'est rendue en Sicile chez des collègues. Les rencontres du SIESC-FEEC c'est aussi cela : des liens qui se tissent au fil des années. Donc pourquoi ne pas essayer vous aussi ?...

Catherine Le Coz
Grenoble

Livres d'enfants

"Moi, mon papa"

Myriam Ouyessad et Arnaud Nebbache, éditions Points de suspension, 13€

Sur la plage, deux enfants jouent à qui aura le papa le plus fort, le plus courageux… "*Mon papa est maçon, il construit des grandes maisons*"… "*Pff, le mien il est architecte, il construit des immeubles, des gratte-ciels même*". "*Mon papa à moi, il est super fort et il sait tout faire, même qu'il construit un bateau et que bientôt on va faire le tour du monde*"… Et ainsi de suite… mais est-ce qu'on peut faire plus fort qu'avoir deux papas ?

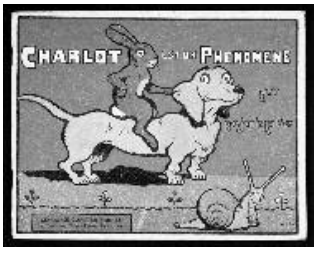
"Corbelle et Corbillo" cinq rêves, six farces et un voyage

Yvan Pommaux, L'école des Loisirs, 21,50€, 109 pages.

On connaît Yvan Pommaux, ce natif de Vichy qui dessine depuis la maternelle. Auteur, illustrateur, coloriste, il nous a déjà ravis avec *"Avant la télé"* où il racontait si bien son enfance- il est né en 1946- si différente de celle de ses enfants et petits-enfants.

Dans cet album de Corbelle et Corbillo, L'école des Loisirs rassemble plusieurs aventures des deux corbeaux déjà parues. C'est un univers inédit. Personne n'a jamais eu un héros qui soit un corbeau. C'est tout noir et il peut s'envoler quand il veut. "*Ça me permet d'obtenir des silhouettes qui se détachent bien*" explique Yvan Pommaux "*et puis ils sont deux, une fille Corbelle, un gars Corbillo*". Pour Corbelle, Corbillo est prêt à tout et le ciel est peuplé de gens épatants qui vous aident… Un album qui réjouira les jeunes lecteurs.

Charlot est un phénomène

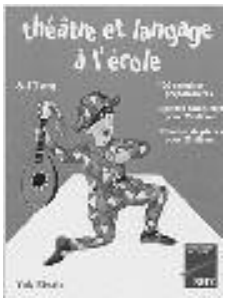


Benjamin Rabier, éditions Langlaude.

Nous avons tous apprécié Benjamin Rabier pour ses portraits d'animaux (La vache qui rit) et ses gentilles histoires du canard Gédéon. Ici, les éditions Langlaude nous font découvrir Charlot, un basset au bon cœur. Éduqué à la chasse par son maître, Charlot protège le lapin pourchassé. Il le contraint à s'éloigner au plus vite, le dépasse, l'arrête et lui tient gentiment ce langage amical : *"Tu es fatigué, petit ?… eh bien, monte sur mon dos et je vais te conduire chez toi"*. Le lapin retrouve le terrier familial et remercie son sauveur… La mine penaude et l'air contrit, Charlot revient vers son maître qui ne le félicite pas mais s'exclame *"Quel phénomène tu fais !"*.

Plusieurs exploits de Charlot raviront les jeunes lecteurs ou les plus petits qui aimeront qu'on leur lise et relise ces histoires.

Théâtre et langage à l'école



Yak Rivais* (éditions Retz) à l'usage des parents et éducateurs des 8-11 ans

Le théâtre à l'école est d'abord affaire de langage. Il importe avant tout de faire parler les enfants, de les inciter à dire, à expérimenter des mots et des expressions, des tournures de phrases, adaptés à une situation donnée. À partir de courts scénarios, les élèves construisent leur pièce en s'appropriant l'histoire… Yak Rivais rend compte de quelques-unes des réalisations qu'il a menées avec ses élèves. Il me semble que les enseignants et les éducateurs tireront grand parti de ces pièces ou des pistes conseillées.

**Yak Rivais a beaucoup travaillé sur le langage et les jeux littéraires. Il fait autorité…*

Chantal Guilbaud

À Philémon

Réflexions sur la liberté chrétienne

Ce livre *Réflexions sur la liberté chrétienne* n'intéressera pas que les enseignants de philosophie ou de littérature, française ou d'autres pays, mais aussi tous ceux qui s'interrogent sur la vie spirituelle quotidienne et les enjeux éthiques de nos choix. Pour les chrétiens, en effet, qu'en est-il du "*permis, du défendu, de l'obligatoire*" (p.12) ?

Le dominicain Adrien Candiard, vivant en Égypte, au couvent du Caire, s'est déjà fait connaître par de petits ouvrages saisissants, sur la spiritualité, les évolutions de l'Église dans le contexte actuel : *Veilleur, où en est la nuit ?*, *Comprendre l'islam, ou plutôt pourquoi on n'y comprend rien*, *Quand tu étais sous le figuier*, *propos intempestifs sur la vie chrétienne*...

Ici, en cinq étapes, l'auteur réfléchit sur l'exigence de la liberté chrétienne dans l'enjeu des choix quotidiens, "*dans le bazar de la vie concrète*". Bibliste par passion, A. Candiard se fonde sur saint Paul dans ce bijou, sa *Lettre à Philémon*, qu'il cite en entier (p.22-24), tant est courte cette Epître. Saint Paul s'adresse à la conscience, à la totale liberté de son ami Philémon en renvoyant vers lui Onésime, son esclave fugitif que Paul, en prison, a baptisé. Quelle transformation spirituelle et... socio-culturelle et économique... Baptisé, l'esclave est devenu un être nouveau, libre en Jésus-Christ, à recevoir par le maître dans le respect de sa liberté nouvelle et totale.

Le dominicain commence par retracer l'ardent itinéraire religieux et spirituel de saint Paul, lui-même éduqué selon les 613 commandements du judaïsme, et "*tout embarrassé de lui-même*", (p.39) dans ses "*efforts incessants*"d'accomplir la Loi, et passé par le baptême lors de son "*chemin de Damas".* Non par le mérite, mais par grâce, Paul, le "*converti*", se découvre "*celui que Dieu a créé, celui que Dieu aime*"(p.47), porteur infatigable, vers Philémon et tous, d'un Évangile de libération inattendue, intime et infinie. A. Candiard note "*la délicatesse de Paul se tenant au seuil de la conscience de Philémon*"(p.55), comme Dieu auprès d'Adam et Eve (p.58), comme Jésus auprès de Zachée, pour offrir "*l'amitié de Dieu*", libératrice de tout péché, à recevoir dans un cœur libre (p.64).

L'auteur analyse alors la qualité de relation entre Paul et Philémon, une vraie relation de "*fraternité*"(117-118...). Cette relation décisive relève de la "*chasteté*", au sens profond de "*n'aimer, dans l'autre, rien d'autre que lui-même*"(p.73). Cet amour suppose une véritable ascèse, car "*la chasteté est l'horizon de tout amour, de toute sexualité*"(p.76). L'auteur aborde alors le domaine de la sexualité amoureuse ou conjugale, du désir, et des tâtonnements des relations dus à l'"*irrationalité du désir*"(p.83). L'enseignement de l'Église désigne "*la chasteté, paradoxalement, comme véritable libération sexuelle*"(p.85). Dès lors, "*sur ce chemin, le Verbe de Dieu vient prendre chair*"(p.87). Pour éclairer "*le chemin de liberté que Dieu ouvre à Philémon*", A. Candiard rappelle des épisodes d'évangile et paraboles qui nous déstabilisent devant la liberté dont fait preuve le Dieu miséricordieux envers les justes et les pécheurs...

De même Jésus auprès de Marthe et Marie. Marthe manifeste deux grandes vertus, l'humilité et le service, mais "*nos indépassables vertus chrétiennes, ça n'a pas l'air d'impressionner beaucoup Jésus !*"(p.95). Jésus est là pour un Évangile de la gratuité, de la grâce. "*L'essentiel, dans notre vie chrétienne, n'est ni l'action, ni la contemplation, c'est la rencontre et la vie avec le Christ*"(p.104). L'auteur en vient ensuite à l'esclave fugitif, Onésime, baptisé par Paul. Par le baptême, par la délicatesse, manifestée par Paul et demandée par celui-ci à son maître, Onésime fait l'expérience du don inouï qui lui est fait, l'expérience d'une liberté inattendue : il peut entrer dans la "*grâce*" de Dieu. Chaque disciple du Christ est appelé à cette expérience bouleversante de la grâce de Dieu. Chacun est appelé à "*un merci de gratitude, devant la vie, le monde, le salut, devant la grâce*"(p.126). A. Candiard médite alors sur l'enjeu de la messe : "*Eucharistie signifie merci,*

pour la joie d'avoir tout reçu en soi, le Créateur de l'univers !"(p 105).

En conclusion, A. Candiard cite l'inégalable scène de Dostoïevski dans *Les frères Karamazof* quand le Grand Inquisiteur condamne Jésus pour avoir commis la plus grave faute, celle d'avoir remis à l'être humain une totale liberté en Christ,... "*Elle est pleine de risque, la liberté offerte...*"(p.133). Certes, la liberté spirituelle peut dévier vers les abus (sur mineurs...). Mais la liberté, avec la force de l'Esprit, rayonne le bien. Elle peut donner une liberté intérieure exemplaire comme pour les dix-neuf martyrs béatifiés en Algérie. "*Saisis par le Christ, ils ont répondu à cet amour par un amour libre, total*"(p.144). À chacun de grandir en conscience, en responsabilité, et en la dynamique liberté que l'Esprit suscite en soi (p.9).

Comme dans les précédents livres, le style du Frère A. Candiard, quasi oral, est très vivant, illustré d'exemples personnels, très fraternel dans les interrogations soulevées pour favoriser les prises de conscience du lecteur. L'originalité de la liberté chrétienne est fortement mise en valeur pour susciter l'attention de chacun à sa situation et aux choix de la vie quotidienne.

Père Pierre Fournier
Gap

À Philémon ; Réflexions sur la liberté chrétienne, Adrien Candiard, éd. Cerf, 2019, 10 €.

Comme un cœur qui écoute

Ayant connu le milieu parisien de sa jeunesse, puis les milieux étudiants de Polytechnique, de philosophie et de théologie, Luc Ravel[1], devenu évêque aux Armées a connu le milieu des jeunes militaires pendant huit années.

Maintenant, archevêque de Strasbourg, il emboîte le pas à la "*Lettre au Peuple de Dieu*" du pape François (août 2018) dans la lutte contre les "*abus de pouvoir, de conscience dans l'autorité spirituelle, et les abus sexuels sur mineurs*", et pour la "*tolérance zéro*", pour une "*sécurité absolue*" (p.83). Dans un style très personnel, très imagé, direct, déterminé et insistant, pour rompre le silence et dénoncer les abus, et sur un ton empathique envers les victimes d'abus, Mgr L. Ravel montre qu' "*il n'est pas trop tard*". Le titre du livre est tiré de la prière du jeune roi Salomon : "*Seigneur, donne-moi un cœur qui écoute*" (1R 3,9; p. 70). Il convient, en effet, d'entrer dans un nécessaire et urgent mouvement de conversion profonde sur le plan personnel et sur le plan de l'Église en son ensemble. Ainsi, en cinq développements, l'auteur s'adresse-t-il à chacun pour reconnaître humblement la gravité des faits, ces "*horreurs*", et pour vivre cette conversion intime, spirituelle, éthique, et communautaire.

En la première partie, L. Ravel nous invite à "*ne pas se comparer*" (d'un pays à l'autre, de l'Église au monde ambiant, à la famille), mais à entrer résolument dans ce nouveau seuil de la vie de l'Église. "*Dieu nous aime et nous invite à gravir la montagne de la prière et à en rapporter le bois de la pénitence avec lequel nous rebâtirons la cité de lumière que le monde attend. Puisse le Seigneur nous donner un cœur nouveau pour consentir, unanimes, à ce moment favorable pour relever la Maison de Dieu.*" (p. 39). Cette plongée dans la nécessaire conversion suppose que chacun s'y sente appelé en tant que membre solidaire de ce Corps du Christ si blessé par les réalités inacceptables, tout entier malade d'un véritable "*cancer métastasé*" (p.35).

Dans la deuxième partie, l'auteur situe l'incontournable priorité à donner aux victimes des abus, car il s'agit de leur personne avant tout, de la radicale "*profanation*" intérieure, de la "*destruction de leur sanctuaire*" intime. L. Ravel entend se situer du "*point de vue de Dieu sur les victimes et les abus*" (p.52). De fait, l'enjeu touche les trois dimensions de la personne humaine et de son unité

1/ *Comme un cœur qui écoute... La parole vraie d'un évêque sur les abus sexuels* par Mgr Luc Ravel, éd. Artège, 2019, 232 p., 9,90 €.

tripartite corps-âme-esprit : la mémoire du corps, la persistance sur le psychisme, la trahison de l'esprit. S'y ajoute la perte du sens de leur existence. L'urgence est de faire la vérité, sur la base de "*la faim de justice*", la rencontre d'"*un cœur qui écoute et d'oreilles qui aiment*" (p. 70). Selon cette exigence et des résiliences possibles dans la force du Ressuscité, "*la voie est ouverte d'une sainteté originale*". Quant aux agresseurs, "*mauvais pasteurs*" (cf. Ez 34 ; Jn 10), ces prêtres se laissent entraîner dans la dérive de leur pouvoir, de leur autorité spirituelle dévoyée vers la violence sexuelle, vers le cléricalisme.

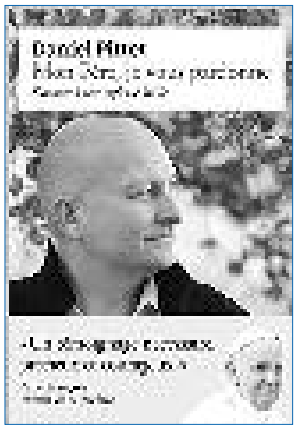
La question de l'avenir de ces prêtres est posée dans la troisième partie. L'auteur veut sortir de "*l'embrouillamini de la justice et de la miséricorde, des idées floues*" (p.93). Il est fondamental de bien articuler les concepts de justice et de miséricorde, de punition, de pardon (cf. le *Notre Père*, p.167 sv), bref, de vérité. Jésus parle des deux baptêmes à vivre : dans l'eau purificatrice et dans l'Esprit Saint transfigurateur. Quand le scandale survient, le baptême d'eau renvoie à la justice et à ses trois dimensions : morale selon Dieu et la conscience, légale selon la loi canonique de l'Église et la loi civile, et le scandale selon "*la justice du regard"* de l'entourage. Quant au baptême dans le feu de l'Esprit Saint, la miséricorde intervient en s'articulant à la justice, en visant "*la personne en son unité transcendante, dans sa finalité éternelle*" (p.157) pour les deux effets de purification et de transformation. La miséricorde de Dieu est signifiée au coupable selon l'Evangile du Christ, tandis que la miséricorde humaine nécessite "*un très long chemin*" (p.166). Au demeurant, "*la miséricorde est la source de la justice*" (Jean-Paul II, *Dieu riche en miséricorde*, § 14).

En la quatrième partie, l'auteur montre combien l'Église est le lieu de la grâce de Dieu pour passer des ténèbres à la lumière, car elle est "*l'Église de la lumière*" (p.173). L'Église ne peut se substituer à la justice civile. Elle est comme le guetteur d'Ezéchiel qui fait le procès du silence. L'Église se tient "*sur la plate-forme*" des veilleurs, en vigilance constante quant au passé, au présent, et à l'avenir. La transparence est indispensable. Prêtres, diacres, et laïcs, ensemble, sont requis pour débusquer les formes de cléricalisme et pour susciter des "*communautés missionnaires*" où chacun trouve sa place (p.88). En cette Église, la semence de l'espérance est semée, car la lumière des trois résurrections opérées par le Christ, pour deux jeunes et Lazare, nous est offerte : "*L'Église injecte cette espérance à ceux qui sont morts d'âme en les présentant au Christ*" (p.209).

En conclusion, l'auteur nous stimule "*à la recherche du temps perdu*". De plus, "*malgré les pesanteurs du moment*" et malgré sa profonde souffrance de pasteur, Mgr L. Ravel témoigne à ses frères prêtres toute son affection. Il affirme sa "*confiance intacte dans la réussite prochaine de l'Évangile dans nos vies sacerdotales. Ce sera en nous la victoire de notre Dieu et celle du sacerdoce. Nous nous en sortirons par le haut, grâce à Dieu et grâce à vous*" (p.221).

Chemin faisant, Mgr L. Ravel s'appuie sur le magistère (pape François, Vatican II : les constitutions *Lumen gentium et Gaudium et Spes*, Jean-Paul II et son encyclique *Dieu riche en miséricorde*, le Droit canon) et sur des théologiens (Ch. Journet, *L'Église du Verbe incarné*...). Il médite la Parole de Dieu dans ce contexte précis de besoin de conversion quasi chirurgicale : avec les psaumes, les Évangiles de la conversion des disciples d'Emmaüs, de Zachée, du Samaritain, du fils prodigue, du larron. De même, il médite les appels incisifs des prophètes (Isaïe, Ezéchiel, Aggée), les appels de saint Paul (1 et 2 Cor, Rm). Ce livre nous procure ainsi une véritable thérapie en termes de méditation biblique, évangélique, comme une vigoureuse réflexion sur nos responsabilités personnelles pour une authentique solidarité spirituelle, éthique, ecclésiale, et sociale. Par ailleurs, Mgr L. Ravel indique qu'il est indispensable pour tous d'écouter le témoignage de victimes (p.51). En ce sens, une des lectures fructueuses est celle du témoignage personnel de Daniel Pittet, préfacé par le pape François : *Mon Père, je vous pardonne. Survivre à une enfance brisée*[2].

Père Pierre Fournier.



2/ Daniel Pittet, *Mon Père, je vous pardonne. Survivre à une enfance brisée*.éd. Ph. Rey; 2017; 240 p.

Je n'ai pas le temps -

Le roman tumultueux d'Évariste Galois

On connaissait Jacques Cassabois pour ses adaptations destinées à la jeunesse, des mythologies du monde entier, d'Héraclès à Shéhérazade en passant par les contes africains de

Khodumodumo. On l'attendait moins dans le genre du roman biographique comme celui qu'il vient de consacrer à la vie du mathématicien Evariste Gallois. Et pourtant quelques références mythologiques nous mettent la puce à l'oreille. Un avertissement préalable rapproche curieusement la vie d'Évariste Galois de l'épopée de Gilgamesh pour ce qui est du caractère lacunaire des sources. Ensuite, au début du récit, quand, élève au collège Louis-le-Grand, le jeune Evariste a la "révélation" (titre du chap. 2) de l'univers des mathématiques, ce sont des images de héros antiques qui viennent à son esprit : Héraclès mais aussi Prométhée (p. 21). Et surtout, à la toute fin du livre, sa gloire posthume devient une apothéose : tout comme le héros aux douze travaux, Évariste Gallois a dû subir bien des épreuves avant d'accéder à "l'Olympe de l'esprit" (p. 363). Nul doute donc que ce soit l'épopée tragique de ce héros des mathématiques qu'ait voulu peindre Jacques Cassabois, mais c'est dans une réalité historique dépeinte avec beaucoup de précision et de rigueur que le récit se déroule.

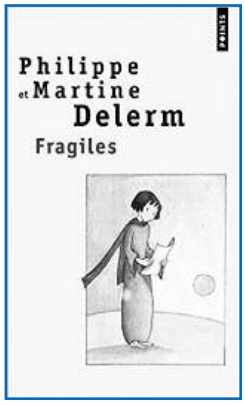
Mort à vingt ans dans un duel absurde, ardent républicain, volontiers provocateur, Evariste Galois se heurte violemment au conservatisme politique de la Monarchie de Juillet –jusqu'à subir arrestations et emprisonnements – et doit affronter le conservatisme scientifique, qui n'est pas sans lien avec le précédent, du système éducatif et de l'Académie.

Pour restituer à la fois le cadre historique et la personnalité exceptionnelle d'Évariste Galois, l'auteur a fait un très gros travail de documentation, comme en témoignent l'inventaire des sources et la bibliographie abondante répertoriée à la fin de l'ouvrage. On lira ce roman passionné et passionnant, qui nous fait découvrir un personnage méconnu, avec plaisir et profit. Les professeurs de mathématiques désireux de donner un peu d'épaisseur charnelle à leur enseignement pourront sans nul doute utiliser l'ouvrage pour parler à leurs élèves de ce génie adolescent.

Jean-Louis Gourdain

Jacques Cassabois, *Je n'ai pas le temps - Le roman tumultueux d'Évariste Galois*, éditions HLAB, 2019

Fragiles



L'Actualité : "*Il ne faut pas y croire. Ce temps qu'ils voudraient imposer n'est pas la vie. [...], ces catastrophes à faire semblant de partager, entre la météo et la publicité. On n'y sera jamais ensemble*".

Dans ce joli petit livre, on suit les pensées de Philippe Delerm, portées par une petite fille aussi spontanée que rêveuse, grâce aux illustrations de Martine Delerm.

Grâce à eux, auteur et artiste, mais également anciens professeurs de collège dans l'Eure, on peut se délecter de courtes et poétiques méditations qui débutent sur le thème du Temps, qui heureusement, "*n'épouse pas tout à fait la courbe de la Terre*", retrouver nos interrogations sur L'Âge : "*[...] Y avait-il un chemin ? S'est-il arrêté quelque part ? A-t-il recommencé ? Pourquoi ne peut-on pas vraiment se retourner ? [...]*".

On ne peut que partager Le Chagrin résumé en une seule phrase : "*Et je vivrai cette ombre dessinée contre l'oubli*".

Mais la petite fille nous mènera aussi à l'Impertinence : "*Ils voulaient que je me ressemble à leur idée. Qu'ils gardent mon reflet, ma chaîne, tout mon faux passé. Dans le vent froid de leur silence je m'envole. Enfin.*", ... et terminera sur La Confiance.

Mireille Nicault

Philippe et Martine Delerm, *Fragiles* , Points du Seuil, 2001, édition brochée à 6 €

Devenons des tisserands d'humanité.

Quelques échos de la session proposée aux membres retraités de CdEP

Les 8, 9, 10 et 11 septembre dernier, nous avons eu la joie de nous retrouver à 27, au Centre spirituel Diocésain de Nancy, pour réfléchir au thème choisi : *En retraite, nouons, conservons des liens, devenons des tisserands d'humanité.*

Nous étions hébergés dans une maison accueillante, très conviviale où régnait une atmosphère étonnamment familiale.

La rencontre s'organisait autour de trois exposés : celui d'Edith Tartar Goddet, sur *Vivre des liens sociaux*, celui de Marie-Christine Schrub et Monique Franck sur *Être en lien jusqu'au bout* et celui de Michel Lagravière sur *Approfondir le lien spirituel*.

Le premier soir, nous nous sommes approprié le sujet en procédant à un tour de table au cours duquel chacun a évoqué les liens qu'il tissait avec la famille et/ou au sein d'engagements choisis.

Édith, psychosociologue, Présidente de l'ap2e, nous a aidés à nous poser des questions essentielles concernant notre vie sociale.

Elle nous a interrogés sur ce qu'est la vie, notre vie.

Ensuite, elle a abordé la question des liens sociaux et de leur nécessité. Elle a rappelé la nécessité vitale pour l'humain de construire et d'entretenir des liens avec l'autre, les autres, le grand Autre.

Elle nous a fait réfléchir sur la question de l'identité dont les différentes facettes interagissent les

unes avec les autres : le moi (sphère privée, soi de chacun), l'identité de filiation, l'identité d'affiliation, l'identité institutionnelle.

Dans l'après midi, Marie-Christine et Monique, formatrices en sciences humaines, ont abordé conjointement l'accompagnement jusqu'au bout.

Tout d'abord, elles nous ont rappelé qu'être en lien était une réalité exigeante, difficile, qui fait grandir en humanité.

Elles nous ont proposé de nous interroger en 6/6 sur ce que ça voulait dire, pour nous, accompagner.

Accompagner, c'est s'arrêter au mystère de l'autre ; c'est essentiellement être là, avoir la passion de l'être humain jusqu'au bout.

Cette intervention a bouleversé plus d'un d'entre nous ![1]

Toute la matinée du mardi, Michel, prêtre passionné de théologie, aumônier des Portugais et délégué diocésain à la vie consacrée, nous a entraînés dans une démarche très originale pour évoquer la rencontre avec l'Autre.

Il nous a proposé une randonnée au cours de laquelle il a procédé à une brève histoire de Dieu. Nous chrétiens, pensons que Dieu prend l'initiative de venir à la rencontre des hommes en deux étapes : une préparation longue, l'ancienne alliance puis un accomplissement court, la seconde alliance, dans la vie d'un tout petit peuple élu pour une mission précise. On assiste à deux révolutions successives : on passe d'une multitude de dieux à un Dieu unique.

La personne de Jésus de Nazareth demeure un Mystère. Pour parler de Dieu, le Christ recourt à

des paraboles : il évoque le père et le fils. Nous avons la possibilité de rencontrer le père à travers la présence de l'Esprit.

En guise de conclusions provisoires, Michel a soulevé la question délicate de la situation de l'Islam.

Tous les participants ont manifesté un vif intérêt pour les interventions proposées, très éclairantes, parfois un peu "décoiffante" pour celle de Michel, parfois bouleversantes.

Heureusement, la rencontre a laissé place, entre ces temps de réflexion et d'analyse, à des temps de respiration : temps de méditation avec les laudes, chants et prières qui ouvraient chaque demi-journée, belle célébration eucharistique du mardi soir préparée par Jean H. et Michel, larges plages touristiques qui ont permis aux participants de découvrir la capitale de la Lorraine : visite guidée du musée des Beaux-Arts, son et lumière de la place Stanislas, parcours historique de Nancy du Moyen-Age au XVIIIème siècle sans oublier la dégustation de produits régionaux !

Au cours de ces journées, les participants ont été très heureux de rencontrer des personnes de la région et de mettre des visages sur certains membres de CdEP dont ils ne connaissaient que les noms.

Michèle Lesquoy
Lorraine

1/ Voir page 20

PS : Un compte rendu plus détaillé de la rencontre est publié sur le site de CdEP et les interventions seront intégrées vraisemblablement dans un prochain Lignes de Crêtes *qui abordera la thématique choisie.*

En retraite, conservons, nouons des liens

photo Jean Kayser

Des retraités en Retraite

Nous avons participé à la session nationale des retraités de l'Éducation Nationale, adhérents à CdEP, qui se tenait au Centre Spirituel Diocésain de Nancy (ancien Carmel).

Renouer avec ce milieu nous a apporté une grande joie. Nous avons déploré le petit nombre de lorrains qui y ont pris part car ce fut fort enrichissant.

Pour la soirée d'ouverture chacun avait apporté un objet symbolisant les relations sociales qu'il avait : un thermomètre, une souris d'ordinateur, une clef d'auto, un stylo (nous n'avions pas pensé à apporter notre revue *Lien* !) et nous avons tous été très étonnés et admiratifs devant la diversité et la richesse de toutes ces activités.

Le premier jour, nous avons eu un exposé d'une sociologue, Édith Tahar Goddet qui nous a expliqué comment vivre ces relations et les rendre plus fertiles, dans une société où dominent les conflits et où la violence paraît à certains le seul moyen de se faire entendre, ce qui fut suivi d'échanges fructueux sur les conflits syndicaux, politiques, familiaux, religieux et dans l'Église.

Marie Christine Schrub et Monique Frank, formatrices de Visiteurs de malades nous ont expliqué comment vivre ces liens sociaux, quelle attitude avoir devant la maladie et la mort (voir p 20-21).

Le père Lagravière nous a fait un exposé sur le dévoilement de Dieu à travers les siècles et à travers les différentes religions. Il remettait en question avec nous le vocabulaire et les façons différentes de voir et de parler de la foi.

Tous ces échanges fructueux furent portés devant le Seigneur lors de la messe finale, une bonne messe à la façon si enrichissante de notre "bonne vieille P.U. d'antan".

Un grand merci aux organisateurs et aux petites mains qui ont œuvré pour une telle réussite.

Colette Carton
Nancy

Extrait du *Lien*, bulletin des CdEP de Lorraine

Le temps d'une vie

Le temps d'une vie, rappelée aux obsèques de Françoise Leloup, équipière engagée aux Équipes Enseignantes depuis leur création jusqu'à maintenant

Témoignage

Après avoir subi la suppression et la transformation en IUFM des Écoles Normales sous le régime de Vichy, Françoise reprend sa formation en septembre 1944 et intègre le mouvement des Équipes Enseignantes.

Remarquée pour ses compétences, elle sera appelée à ouvrir en 1962 l'école maternelle Savignat, encore dans la boue, au Mont Mesly, quartier accueillant rapatriés d'Algérie, parisiens mal logés et provinciaux venant chercher du travail. Il fallait 50 enfants pour ouvrir une classe. Elle y exercera jusqu'à sa retraite en 1979.

Françoise a rejoint le Syndicat National des Instituteurs où elle a pris des responsabilités et travaillé à un meilleur accueil des enfants ayant un handicap.

Elle met en place une antenne locale de l'APAJH (Association pour Adultes et Jeunes Handicapés) à Créteil et ouvre en 1966 l'Institut Médico Pédagogique des Buttes puis en 2002 l'IME qui porte sons nom.

Parallèlement, forte de son expérience parisienne des Équipes Enseignantes elle a mené son bâton de pèlerin pour défendre la laïcité et la place de l'école publique dans l'Église. Elle a participé à l'implantation du mouvement dans le Val-de-Marne et a toujours eu le souci des jeunes enseignants chrétiens. Elle se disait "chrétienne laïque".

Elle fut exigeante avec elle-même mais aussi avec les autres, incitant sans relâche chaque enseignant à militer, à prendre des responsabilités.

Active jusqu'au bout de sa vie dans le mouvement, elle a participé cette année à la rédaction des Actes des Éducateurs en écrivant : "*Je me sens quelquefois éducatrice au sein des résidents de mon EHPAD*".

Françoise, nous aimions particulièrement ton franc-parler et ton dynamisme qui t'ont caractérisée jusqu'au bout. Nous te remercions pour ton engagement remarquable en tant que chrétienne militante, attachée à la fois au monde laïc du public et à l'Église au long de ta vie.

CdEP du Val de Marne

Homélie (extraits)

Quand nous entendons Saint Paul s'adresser à Timothée qu'il appelle par ailleurs son "fils bien-aimé" nous retrouvons en filigrane et Saint Paul et Françoise : un/une célibataire totalement donné(e), un ton vif, un engagement fort, des convictions affirmées. Voyez-vous quelquefois on oppose le monde religieux et singulièrement chrétien au monde dit "laïc". Il me semble que Françoise, comme beaucoup d'équipiers des Équipes enseignantes ou d'équipes d'Action catholique, avait appris à se situer comme une chrétienne engagée dans la société qui est la nôtre : discrète, mais efficace, travaillant avec d'autres loyalement mais en n'oubliant jamais de se ressourcer dans la lecture des évangiles et de la Bible en général, dans le partage avec d'autres militants chrétiens comme elle passionnés par leur métier et le goût de faire grandir en humanité et dans la justice les familles comme les enfants.

Je pense, chère Françoise que tu en as supporté des vicissitudes comme institutrice puis directrice d'école, comme engagée auprès des personnes handicapées, mais aussi dans les paroisses ou encore dans le dialogue inter-religieux. Mais tu as fait cela avec Jésus-Christ que tu n'as jamais oublié, qui avait toute sa place dans ton existence, dans un partage d'Evangile, dans ta prière, dans l'eucharistie célébrée.

Père Stéphane Aulard
aumônier de son équipe

Hommage du maire (extraits)

Femme de dialogue et d'ouverture, elle était portée par la foi – qu'elle savait concilier avec la laïcité -, par l'amour du prochain et une bienveillance sans limites.

Pour l'ensemble de son action, elle a été faite Chevalier de la Légion d'Honneur en 2008. Je lui avais remis aussi la médaille de la ville.

Je tiens à lui redire ici toute notre admiration et notre reconnaissance car elle a mis par son action le handicap au centre des politiques sociales à Créteil, et nous pouvons en être fiers.

Laurent Cathala
député-maire de Créteil

Cathédrale ND de Créteil – 18 septembre 2019.

Marseille les 25 et 26 avril 2020

Avec les exilés et les migrants : l'École et l'Université pour construire ensemble un avenir commun

La rencontre aura lieu dans le cadre si agréable du centre Notre Dame du Roucas.

La rencontre Nationale des Chrétiens de l'Enseignement Public aura lieu, cette année à Marseille, ville qui accueille de nombreux étrangers. C'est l'occasion de poser la question de leur vie, en particulier à l'École et l'Université, pour **construire avec eux un avenir commun.**

La réussite du travail des élèves migrants à l'école est conditionnée par la rencontre active de nombreux acteurs : les enfants et les jeunes, leurs parents ou leurs éducateurs, les enseignants, des travailleurs sociaux, des juristes, des bénévoles. Ces personnes apprennent ou réapprennent à fonctionner ensemble.

Il nous semble important d'articuler trois points : les moyens matériels de la scolarisation (dispositifs d'accueil à l'école), l'appropriation par les enseignants de techniques d'enseignement permettant l'inclusion, le cadre conceptuel collectif de l'accueil dans chaque établissement scolaire concerné (intégration des enseignants spécialistes dans les équipes pédagogiques permettant d'éviter leur solitude, connaissance minimale par tous les enseignants des cultures d'origine).

Cette **culture d'origine** est à prendre en compte. Des objets, des lieux sont souvent considérés comme sacrés en eux-mêmes et non pas les symboles d'une réalité qui nous dépasse. Construire des connaissances scientifiques sur la vie, l'univers et l'histoire des hommes est un défi pour aller vers une culture commune. Pourrons-nous vraiment un jour envisager des repas communs ? Quelle est la place que nous faisons aux autres civilisations dans notre réflexion sur la culture ?

Comme dans toute relation élève-enseignant il est indispensable de trouver les ressorts propres à chaque personne (exemple criant pour les enfants Roms). Nous notons le désir des jeunes non accompagnés de trouver une famille dans le pays d'arrivée. Ce désir est construit peut-être dès avant le départ. À côté de l'école, il y a d'autres questions fondamentales qui apparaissent : l'hébergement, la santé.

La société fonctionnait sous le mode de la reproduction, par l'école. L'accueil des migrants nous fait bien penser que la société future ne sera pas de même nature.

Saurons-nous dépasser nos peurs ? Ne nions pas les difficultés, les interrogations, les défis, mais soyons des veilleurs d'espérance. Une posture de "foi" est incontournable : l'autre est un humain comme moi, mon égal en dignité.

Planning

Le samedi 25 avril se déroulera en trois étapes :

Samedi matin la visite du **Site mémorial du Camp des Milles**. Ce regard historique a pour but d'évoquer une société qui se construit sur le rejet de l'altérité, pour permettre une meilleure écoute de la situation sociale d'aujourd'hui.

Début d'après-midi Maïtena Armagnague, maître de conférences en sociologie à INSHEA[1], traitera de la question centrale de la journée, **l'accueil des migrants** : À la fois pour les "entrants", et pour ceux qui peuvent les accueillir, comment l'école et l'université ont fonctionné et fonctionnent pour rendre une société possible, quels sont les atouts et les difficultés de chaque acteur ? Quelle culture commune le travail éducatif peut-il produire ?

La fin de l'après-midi sera une **réflexion anthropologique et théologique** sur les conditions spirituelles, dans le cadre éducatif, de la rencontre et de la mise en relation des personnes et de leurs cultures.

Le dimanche 26 avril aura lieu l'**assemblée générale de CdEP**.

1/ INSHEA, Institut National Supérieur de formation et de recherche pour l'éducation des jeunes Handicapés et les Enseignements Adaptés

Une grande foule au milieu des fleurs

Le tableau est très coloré mais les teintes sont douces, les rouges cassés par du blanc, les bleus, les verts et les jaunes estompés par l'ombre portée des arbres qui entourent la prairie centrale. La nature est calme et généreuse, arbres feuillus, lac au repos, et surtout sol fleuri, comme s'il s'agissait d'une tapisserie, mais avec des corolles qui s'envolent et entourent quelques personnages. Tout respire la sérénité.

Hommes, femmes et enfants sont tous assis dans cette clairière et leur disposition n'est pas laissée au hasard. Au premier plan une famille et deux femmes avec leurs enfants, l'une est tournée vers nous, tandis que la famille fait le lien avec le second plan. Là un enfant tend un panier à un homme, qui bénit un pain pour le donner à un autre homme. Ces deux plans sont construits en pyramide dont le sommet est l'homme bénissant. D'autres plans latéraux font le lien avec le fond, où la foule très nombreuse est assise et regarde les hommes debout qui distribuent du pain ou prêchent. Sur le bord droit un enfant monté sur un arbre tient un bouquet de fleurs et nous regarde.

Il est assez facile de reconnaître la scène évangélique de la Multiplication des pains : *"En ces jours-là, comme il y avait de nouveau une grande foule et qu'elle n'avait pas de quoi manger, Jésus appelle ses disciples et leur dit : "J'ai pitié de cette foule, car voilà déjà trois jours qu'ils restent auprès de moi et ils n'ont pas de quoi manger... Ses disciples lui répondirent : "Où trouver de quoi les rassasier de pains, ici dans un désert ?" Il leur demandait : "Combien avez-vous de pains ?" — "Sept", dirent-ils. Et il ordonna à la foule de s'étendre par terre. Puis il prit les sept pains et, après avoir rendu grâce, il les rompit et il les donnait à ses disciples pour qu'ils les offrent. Et ils les offrirent à la foule... Ils mangèrent et furent rassasiés. Et l'on emporta les morceaux qui restaient : sept corbeilles ; or ils étaient environ quatre mille"* (Marc 8, 1-9).

La scène existe dans les quatre évangiles avec quelques particularités, on peut ici penser à la version selon Jean 6, 9 : *"André, frère de Simon Pierre, lui dit : Il y a ici un jeune garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons ; mais qu'est-ce que cela pour tant de gens ?"*. Jean est le seul à parler du jeune garçon que l'on voit tendre le panier à Jésus.

Le peintre est très sensible à la foule nombreuse, à la compassion de Jésus, et à l'empressement des apôtres. Mais cette œuvre nous renvoie aussi à d'autres temps, à d'autres scènes bibliques.

Dans l'évangile, **la question de la nourriture est centrale**, c'est celle posée par les disciples : *"Où trouver de quoi les rassasier de pains, ici dans un désert ?"*. Cette référence au désert, assez cocasse dans cette œuvre, renvoie au peuple des Hébreux qui le traverse à la sortie d'Égypte. Les fleurs blanches et rondes qui accompagnent la distribution des pains et qui jonchent le sol, évoquent la manne que le Seigneur leur envoie pour les nourrir : *"Du haut du ciel, je vais faire pleuvoir du pain pour vous. Le peuple sortira pour recueillir chaque jour la ration quotidienne"* (Exode 16, 4). La manne nourrit un peuple affamé, les pains multipliés par Jésus aussi, deux expériences de salut, de présence divine qui se renvoient l'une l'autre, deux expériences vécues à des siècles de distance, si l'on prend le texte au pied de la lettre, ou plutôt deux expériences spirituelles qui traversent notre humanité.

Mais pour des chrétiens d'aujourd'hui, la multiplication des pains renvoie à l'eucharistie, le pain de Dieu partagé, la présence du Christ ressuscité en ce matin de Pâques, évoqué ici par les fleurs printanières. Et c'est le regard de la femme du premier plan qui nous le dit. Cette femme contemporaine du peintre nous regarde pour nous dire que l'expérience qu'elle est censée vivre dans le tableau, elle la vit réellement pendant la messe, et **son regard traverse quatre siècles pour nous inviter à vivre la même expérience.** C'est le sens de cette tradition classique par laquelle l'artiste veut actualiser la scène en donnant des costumes contemporains aux spectateurs, tout en gardant le souci du contexte originel en choisissant des habits à l'antique pour Jésus et les apôtres.

La multiplication des pains, Anonyme de l'école italienne du XVIIe s, Huile sur toile, 257 x 336 cm, Musée de Valence, France

Temps de Jésus, temps des Hébreux traversant le désert, temps de l'eucharistie, celle du XVIIe et celle d'aujourd'hui, mais il ne fait aucun doute que le tableau renvoie aussi à un temps tout-autre. Les fleurs sont l'élément marquant et surprenant de cette mise en scène, de petites fleurs blanches partout disséminées, de grosses fleurs rouges et surtout blanches qui recouvrent le sol et entourent la tête de Jésus et des apôtres.

Et ces fleurs évoquent une proclamation du prophète Isaïe : quand le Seigneur viendra visiter son peuple *"Le pays aride, qu'il exulte et fleurisse comme la rose, qu'il se couvre de fleurs des champs, qu'il exulte et crie de joie !"* (Is 35, 2). Quant à l'enfant sur son arbre, il rappelle à la fois, les enfants lors de l'entrée messianique à Jérusalem tendant des rameaux de vie, mais aussi Zachée sur son sycomore à qui Jésus dit : *"Aujourd'hui, le salut est arrivé pour cette maison"* (Luc 19,10).

Ce repas champêtre est donc aussi le banquet eschatologique de la fin des temps qui réunira auprès de Dieu tous ceux qui auront cru en lui, un banquet où s'entremêlent le thème des noces fleuries et celui du repas qu'on partage en frères. Ce banquet qui traverse les temps passés et futurs et auquel la terre entière est conviée autour de son Dieu.

Nombreuses sont les images liées à un contexte précis, qui renvoient à d'autres temps, passés et à venir, sachons les chercher, les découvrir et les partager.

Serge Ceruti

Le Musée d'art et archéologie de Valence (Drôme) où se trouve ce tableau, possède un site très lisible avec des propositions intéressantes pour des enseignants. Dans les onglets *Activités scolaires, Expliquer puis Ressources en ligne,* on trouvera des dossiers ou fiches pour travailler avec sa classe. Cette *Multiplication des Pains,* avec trois autres tableaux d'artistes anonymes, est à la page 19 du dossier pédagogique COLLECTIONS *"Voyages et Paysages"*.

Comité de Rédaction : Suzanne Cahen, Pierre Darnaud, Jean-Louis Gourdain, Chantal Guilbaud, Monique Judenne, Anne-Marie Marty, Mireille Nicault, Benoît Petit, Catherine Réalini, Marie-Inès Silicani, Édith Tartar Goddet, Jacqueline Xhaard-Bourdais

Collaborateurs : Serge Ceruti (iconographie), G. Million, D. Thibaudeau (dessins), Tcho Picault (secrétariat), Andrée Fabre, Paulette Molinier, Juliette Panek (relecture)

Chrétiens dans l'Enseignement Public - 67 rue du Faubourg Saint-Denis 75010 Paris
Tél. : 01 43 35 28 50 - site électronique : http://www.cdep-asso.org/ - courriel : cdep-asso@orange.fr